

TRAIT DE
PLUME

Du même auteur aux Editions de l'Escarboucle:

Caravane Humaine

Vadrouille, pensées et lendemains

Quentin la Broussaille

Alcool, entre illusion et réalité

Lettre à un ami analphabète

Un vent d'ailleurs

Des mots et des hommes

La Planète Bleue

L'odyssée cosmique des fous

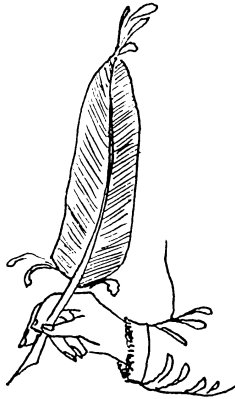
Accroché aux ailes d'un ange

Dis-moi mon P'pa, c'est quoi l'homme?

Ces ouvrages sont présentés au: www.escarboucle.ch

Bocampe

TRAIT DE PLUME



LES EDITIONS DE L'ESCARBOUCLE



Dépôt légal en Suisse.
Numéro ISBN: 2-9700540-5-1

Illustration: Olivier Blandenier

Toute reproduction totale ou partielle d'un extrait quelconque de cet ouvrage par quelque procédé que ce soit, et notamment à des fins autres que l'usage personnel est totalement illicite.

LES ÉDITIONS DE L'ESCARBOUCLE
Case postale 894 BP
1401 YVERDON-LES-BAINS – SUISSE
www.escarboucle.ch

La pierre à laquelle les anciens ont donné le nom de carbunculus, que nous avons traduit par le mot escarboucle (note de Fourens: rubis pour les uns et grenat pour les autres) est vraisemblablement un grenat d'un beau rouge et d'une belle transparence.

*«Buffon, Histoire
des minéraux»*

BONJOUR LE MONDE



inzin de boustillou! Hello! Né sous le chaume, presque adulte aujourd'hui, apprenant à répondre de moi seul, j'ap-
puie mon regard sur ce monde humain, auréolé de natels avachissants et son apport d'illusions. Coincé au stade de l'aquoibonisme, il s'abalourdit, ainsi que toutes ses arduitées, ses bobards, ses couloirs avalancheux, ses dangers présents; oui, selon toute apparence, c'est une usine comptable à travers sa valse et ses bonds, qui va de cul et de tête comme une corneille abat des noix. Non! Je ne m'assoterais pas d'une fiche de paye. Non! Cette manufacture obscure n'attellera pas ma locomotive à son train. Non, je n'attendrai pas le bonheur et l'aubaine comme les moines font l'abbé. A d'autres! Je refuse d'une vie ouatinée, de claironner quelconque succès, cochon qui s'en dédit!

Et ces faussetés, ces autruicides, je m'asseois dessus, les tiens à l'écart et les méprise.

Ah la rapine! la balafrée, l'avale-tout-cru, mécanique asservisseuse, autourserie, serveuse de pitances assaisonnées de factanches, de factures qui s'appointent en fer de lance et, raisonnant ab hoc et ab hac, a tendance à me mâcher et remâcher, du premier au trente et un de chaque mois, avec une précision chronométrique.

Cette faiseuse d'Amérique de vaines opulences, cet abeiller, propulse ses forces indomptables dans tous les sens, se ravalant au rang de la bête. L'enfer sort à chacun de ses élans, une névrose anxieuse dans tous les gouffres sans fond. Bien que ça m'irrite et redouble mon courroux, je continue de rêver, les yeux en l'air, à la conquête de mon étoile. Parfois, avec bien du retard, je suis frappé de paralysie à chaque poignée de main que je lui tends, comme si elle me tuait d'un coup d'assommer, d'un seul regard. A chaque fois, je reçois des secousses électriques avec cette impression qui enferme mes valeurs individuelles dans son réseau arachnéen, qui assombrit les sphères du destin.

Fustedieu! Le maître argent de tous les acabits fournit de l'appointement. Cet areau nous tient la dragée haute, dans l'hideur de nos sociétés apoétiques, avec tous ses appeaux, qui poussent à satisfaire les appétits qui s'obscurcissent avec les nuits. Et si on n'a pas un liard en ce bas monde, on tombe dans la débine en cinq sec, donc impossible de lever la crosse en l'air. Désargenté, l'estomac appète tout ce qui lui vient.

Ah! C'en est trop.

Pour attirer l'attention arbitraire, ce ver coquin, âpre en toute occasion déplace ses charmes dans la jouissance, d'assujettissement aux usages, d'appât de la décadence et des avertins. Il se transforme en un grand pays chimérique, une course précipitée où partout brillent des chandelles, des aphrodisies qui illuminent ses abîmes infernaux où tant d'hommes font de leur corps une boutique d'apothicaire. J'ai pris l'habitude d'observer tous ces costumes de sanglots et d'insultes qui se cristallisent sur les yeux familiers, si communs que leur tourmente roule au quotidien, malgré les guerres et leurs taudis. Pourtant! Je ne peux oublier une chose primordiale, tirée de mon grand voyage, que le ciel épice et parfume sur terre.

Mon arche de lumière, mon projet de vie sans trêve, que j'arde d'accomplir comme la nature dans ses arcanes. Oui, cette toiture de l'esprit qui est mienne, qu'il m'est impossible d'abandonner à un squelette, serviteur de tombeau, ni à ce monde prévu, à cet ordre social qui ne sent plus passer le vent grondeur et les oiseaux de tous plumages.

En haut, en bas, partout, elle est là, fidèle, au clair de mes nuits, captivant mes jours, où maintes fois j'ai peur de la découvrir les ailes cassées. En quelque lieu qu'il soit, sur mer ou sur terre, en silence, elle surgit tôt ou tard, réclamant la flamme de son charme inattendu avant d'être éblouie par la torche de ce monde tordu.

Ce projet que l'on peut voir de nos balcons célestes, celui dont nous reflétons l'unique image, subtile, entre toutes les

images vivantes. Seul en soi, seul, il est là, afin de l'abriter de cette Terre humaine de rongeurs et de ses rires moqueurs. Un rêve à réaliser que convoitent les boas de la société, prêts à l'étouffer avec une vitesse effroyable entre les quatre murs de sa cité: économiquement viable.

Ah! Elle est fragile ma flamme éternelle, couleur aurore, mon droit naturel. Toute terreur peut la faire vaciller, mais elle n'est point résignée à mourir de fatalité. Mon étoile a les yeux fixés sur moi, calme et solitaire, suivant le rythme lent de mon évolution, dans cette cage terrestre de désirs amers. Je l'entends parfois me parler de mon infini dans le fini de la terre.

Hé! N'est-ce donc que cela?

— De l'amour, me dit-elle avec un à-propos remarquable, pour me faire mouche dans le but, cible de ta mystique nature. C'est l'effort de ma vie, la clarté de ton horizon qui règne sur les mers. Comme tous tes confrères ici-bas, tu es un étranger en terre humaine, un cocon qui se déroule et s'enroule à l'endroit comme à l'envers».

Alors voilà, avec mes notions à posteriori, je dois aller au fin fond de l'inconnu pour le trouver, ce fil, avec lequel je suis descendu sur cette terre irrésistible de beauté, ce monde humain qui se tire et se retire comme les marées, laissant derrière lui, sur le rivage, une algue de l'histoire.

N'est-ce donc que cela?

Des historiettes! Des atellanes!

Ce monde, alternativement merveilleux de nature et cruellement humain; c'est là, sur ces vieilles planches du passé, que je dois jouer le rôle qui m'était prédestiné.

Oh pétard! J'ai le trac, soyez-en assurés, je ne suis pas un astre de la scène. Avec un art de comédien, je m'appartiens corps et âme qui s'apparentent si bien. Seul public: mon étoile, ma maison natale, la partie invisible de mon intimité, l'esprit, le bourdon de mes applaudissements.

Où t'ai-je donc perdu, fluide de mon passé? Mon unique impulsion atemporelle? Ma macrographie d'en haut? Ma pureté liliale?

A l'intérieur d'un drame de sentiments, que nourrit cette société qui traîne comme un boulet sa propre hérédité. Elle s'en tamponne, cette aragne, que je vienne de l'univers qui m'a coiffé d'un esprit tout imprégné de ses pensées.

L'oubli est puissant: déjà à l'école, on m'apprenait des vérités hachées en ciboulette, pataugeant dans l'à peu près. Sois-disant que je descendrais du singe, cet innocent condamné, qui sur une invisible rampe se serait redressé dans l'épaisseur de sa physionomie. Pauvre quadrupède, secoué par de lourdes théories à longs poils intellectuels. Quel tour de magie funèbre et infernal aurait pu ombrager ma douce enfance, rendre mon regard atone? Quel dédain!

Ah, l'école! Une salle de classe pleine de l'âcre odeur de l'ignorance, de leurres, qui aurait pu faire de moi son complice avec son «attrape cela», qui aurait pu m'emmener

d'autor, sans mon autorisation, vers de brusques accessions aux connaissances qui rendent bougon.

Progéniture du frère animal! Combien les pensées des hommes dorment encore dans une faille! Mais quelle chance! L'école buissonnière accueillit ma préadolescence, à la clarté des jours et des nuits, au rythme de mes fugues initiatrices, répondant ainsi à mon appétit de vivre; j'avais déserté le catéchisme profanateur de l'enfance à coups d'attentats à la raison. Ouf! Moi, l'attendri, j'étais loin des athlètes intellectuels et des professeurs d'école qui ressemblaient étrangement à des coquilles de grands bénitiers. Ouf!

La cour de récréation de mon nouveau lycée, sans attifage d'espace et de lumière, effaça lentement la marque de mon éducation tendue comme une toile vide, morne.

Tel une vigie, j'ouvrais l'œil, attentif aux promesses du destin, seul devant une vérité d'évidence. Le brouillard des traditions n'inonda plus mon espace intérieur, et je pus enfin comprendre mes origines. Point d'autorité enchaînée, de cartable de plomb, de devoirs, de leçons, élevés au rang des problèmes. Finis, ces autoscopies, ce savoir qui entre par la tête et sort par la bouche, et tous ces attrape-lourdauds. Enfin je pouvais associer l'effort et l'expérience personnelle à ma conscience. Seul, dans cette vaste cour de récréation comme professeur de mystères. Je savourais le tableau de la nature au son des clarines, de l'aurore jusqu'au crépuscule, d'un seul coup de vent. Et tout ce temps libre se mêlait à mon libre jeu de l'imagination, palpitant de génie. Je savais lire, écrire,

compter; et mon instruction, personne ne pouvait plus me l'inventer. Pour moi, c'est de voir que je voyais qui importait et non d'avoir de l'inutile pour encombrer, malgré que ma tête, grosse comme une citrouille, en avait la faculté. Mes nouveaux compagnons: un peuple amoureux, les bois, les clairières, les vallées, qui entraient dans mon âme en parfait abandon. Leur immensité de vie, le singulier aspect de leur solitude, nageaient dans les ondes de mon cœur, comme un rêve sans fin. Eux aussi viennent de l'imagerie de l'univers, de ce miroir qui se mêle à la vie d'ici. Absorbé par leurs gestes oubliés, d'un seul mouvement, une intimité naturelle pénétra ma puberté solitaire.

L'école buissonnière, où je tenais auberge, devenait alors une conseillère de rêves, un éclair d'initiatives, une encre dans laquelle je plongeais ma plume loin de la censurer, avec ce regard profond, le mystère de ma volonté. Grâce à elle, je pouvais écrire comme un sculpteur se laisse apprivoiser par les formes. Jamais avare d'inspiration, j'apprenais à penser dans son miroir imprégné de l'odeur du temps. J'étudiais aussi son livre sur l'implacable incarnation, en feuilletant en cadence ses pages teintées de poussière d'étoiles. La numérotation, des détails du ciel sur les plis spontanés de sa robe qui renouvellent chaque instant une amitié neuve, un prolongement de la soudaineté.

N'était-ce donc que cela?

Retrouver la couvée de sa première nuit afin qu'elle éclore sur terre, enfin...

Où t'ai-je donc englouti, ma toute réalité, toi qui d'aussi loin m'as vu naître? Fondue de conscience répartie en moi, ma poussière vivante. A travers toutes ces griffes sociales! Où la carrière s'agrippe telle un monstre faucheur du travail, arrêté dans un ciel sans saison; à la routine quotidienne, qui glisse et traîne sa laide chevelure annelée sur le granit des cinq jours, confirmant la prostitution humaine qui tortille de la croupe.

Nécessaire et nécessaire ne feront pas de moi un hasard, une nécessité, un mouton dans un troupeau de traditions. J'ai plus d'un mot à dire et je compte bien ressentir le bruit de mes pas qui te foulent, ô Terre. J'entrevois même de dormir au chant de ta voix, ô Vie au regard sans pareil! Je ferai mes choix, et mes rêves ne seront plus des images détournées au hasard de mes jours, au son des tirades de prisons humaines. Je dominerai mes nuits et rendrai au quotidien tout ce qui n'appartient pas au voyage, pour sauvegarder le mien.

Les billets rouges, verts, bleus, et leur cohorte de fantômes ne préoccuperont plus mes jours, ne hanteront plus mes nuits. Les bêtes fauves domptées, aucun public de sombre détresse; seul, en moi seul, avec ma poussière de liberté.

N'était-ce donc que cela? Le diabolin des propriétés anonymes, des biens éphémères égarés sur la terre, des nuages moutonneux et funèbres. Mais je ne suis pas un mouton qui broute de l'asphalte, bêlant aux chaînes de son ombre et qui exulte pour reproduire des agneaux sans soleil. Je ne suis pas l'architecte de mes angles droits qui reflètent la monotonie,

pendant les millions de jours, qui se brisent au plafond des traditions de masques qui cacheraient mon corps nu.

Les droites sont pour en bas, la rondeur pour en haut. Je serais donc une droite qui se courbe sans se redresser, à la mentalité céleste? La musique du ciel me suffira. Elle n'imité pas les sons des barreaux ni le bruit métallique des radios, toutes ces sonorités qui braillent à la fois, dans les villes, partout et nulle part, comme des conséquences errantes, sans patrie, pour guerroyer jusqu'à l'invasion des cerveaux fragiles. Célébreraient-ils le salaire de la prostitution qui jamais ne s'essouffle, le clic-clac du fouet à ses trouses, qui s'acharne à circonvenir ma liberté?

N'était-ce donc que cela? Je viens de l'univers et je ne m'en rappelais plus. Un souvenir qui dormait, soutenu sous le bruit des brouhahas et des tapages affolés d'émotions. Étouffé contre la ville, mouillé de pluie intellectuelle, irrité d'un surplus de matérialisme et de nations. Ayant droit à l'usufruit d'un héritage fatal, d'une contre-alliance, qui erre dans la pâle gouttière humaine.

Je m'en étonne encore, allons! Allons! Je ne vais pas en rester tout assoté! L'âme aurait-elle perdu le sens de son nom, son droit à la vie et à la mort, pour des apparissances qui l'entourent et l'assiègent?

Que ferait un valet de cœur face à un roi de pique? Capituler! Ce qui serait raisonnable! Mais non! Depuis sept mille ans, il se bat et réfléchit sur des textes humains qu'il a consignés en révélations, une fois pour toute, bien stables.

Les ciels sont brouillés, l'étape du deuil un marchandage, les vieux fantômes et leur équipage toujours à l'abordage de navires déjà sur des écueils... triste alchimie de l'histoire.

Quoiqu'il en soit, je viens de l'univers, de là-haut. Quant au philtre de la terre, personne ne répond de rien.

Un train m'a déposé ici, mère des souvenirs voilés de vapeurs humaines, de sommeil jonché d'esprit, et combien il dort encore, le cercle des endormis, au caractère de cire.

Lieu d'initiation et de ciel fluide dont l'homme peut se faire complice, pour parfaire l'œuvre de sa mission, si petite soit-elle. Elle est marquée d'un sceau de la vie, sur nos sens enroulés, à sa ressemblance. Je m'en étonne encore! Déroulons, déroulons...

C'est l'histoire-accordéon, l'homme appuie sur les touches de ses actes, avec des balancements de flonflon, rendu à son cycle d'existence.

N'était-ce donc que cela? La vie est un puits de science et nous sommes tombés dedans...

Personne ne peut échapper aux échos des profondeurs, monter et descendre les mystères voyageurs. A quoi bon contempler d'en bas la rondeur, et chercher abri sur une droite? Temps qui passe au fil de mon esprit, comme un miroir reflétant mes actes passés, je ne serai jamais une droite que suit une grenouille en sauts rythmés.

La vie est un livre dont je tourne les pages. Le début et la fin aux charmes ignorés se bornent encore dans le cou de

l'infini que j'attouche. Et combien il serait vain de les rendre absolus sur du papier...

J'ai pris le train en route, mon histoire dans les membres de l'histoire, né dans un wagon de l'univers. Aujourd'hui, mon train s'est arrêté sur terre, une station sous les siècles, pour revivre jusqu'à ses lèvres le tendre baiser de la vie. Avec un secret qui m'éternise, mes jours et mes nuits sur mon balcon individuel, mon cœur à lui seul appartient. Et quand l'écheveau du temps se dévidera à mon instant, je reprendrai ce train de nos amis fidèles, comme un trait de plume, un coup de vent... Une route sur les rails célestes, parfumée d'âmes, de parcelles d'or épanouies comme de printanières floraisons, qui attendent à leur tour la terre, la mémoire sous un plafond de brume, prêtes à s'incarner, dansantes le long de leurs pas futurs.

N'était-ce donc que cela? Une caravane humaine qui s'apparaît à elle-même, tout comme l'amour.

Bonjour le monde! Site à épreuves et source d'enseignements. Assidu à ma tâche, en autarcie intérieure, l'évidence pour guide, sans réserve aucune, augustement, avec une envie aurorale de vivre, j'appliquerai tous mes soins à avoir les pieds sur terre. Le reste, mon attingible, m'appartient, puisque j'ai attaché mon salut à la beauté du ciel...

Zinzin de boustillou!

N'était-ce donc que cela?



L'ÊTRE FÉMININ



Chacun de nous essaie de découvrir son paradis vert, son rêve choyé, le fleuve limpide de sa vie intérieure. Un lieu embusqué derrière les brumes du quotidien, une réalité du temple terrien, des années climatériques, que le roulé boulé du temps caresse sur les lueurs vespérales du couchant. Recherche qui ébranle, dans les aqueducs robustes de notre condition humaine, à l'école des nuances, un récit de face à face, infernal et divin, pour s'exercer à ce jeu singulier de l'individualité, ce génie tragi-comique. Une fois de plus, sur scène, le rôle principal est attribué comme un ornement des jours et des nuits, aux citoyens du monde que nous sommes, un coup de vent dans les replis de l'invisible, un coup de vent de divinité qui ébranle les armatures des classes. Aucun papier officiel ne pourra jamais le mentionner. Oui, il existe un pacte aux clauses multiples entre l'homme et son sentiment d'appartenance: la clémence; par où faut-il que l'on commence?

Au parfum mélangé de terre et de ciel, avec pour principale occupation de devenir un homme en devenir, jusqu'à ôter les vêtements physiques, d'autant plus étranges que symboliques.

Sur terre dont l'aura de flots bleus danse, le genre humain appareille pour son voyage sans fin, destination inconnue... L'homme se balance, de souffles en étoiles, en cadence sur une musique de constellation, et chez toi il se multiplie sur un lit semé d'argile, qu'agite et tourne le vent.

Une forme nouvelle apparaît à l'unisson, au détour d'un ventre où nage le fatidique moment de reprendre vie à l'horizon. En avant par la tête, en arrière par le passé. Me voici! Coucou me revoilà! Avec mon impulsion surnaturelle sur cette touchante octave.

Bonjour Terre! Vieux rêve de mes soupirs; je ne me rappelle plus de rien, mais me voilà, tel un reflet du saint éclat. En plein paradis perdu, emprunté au ciel, j'ajoute ma petite image pour illustrer cette inlassable histoire qui a élu domicile sur les talons de chacun de nos pas.

Entre mon histoire et toi a jailli une transparente passerelle qui s'apprête sur ton rivage.

Un seuil! Un temple! Une sculpteuse de bas-relief! Qui et quoi donc? Qu'importe! Je scintille désormais dans le monde des formes et des couleurs qui se combinent, où je peux tout oser.

C'est le peuple des ailes dans lequel fulgure le destin du monde entier; il donne le change au cours de l'éternité et s'orne de vie qui se délivre.

Ah, subtil secret conduisant l'esprit dans son échappée savante, être féminin, unique arche des ponts prolongés, tu portes en toi le mystère des avant-nuits, avec lequel nous sommes noués, ornés de grâces dans l'âme.

Peuple des ailes...

Mon pas cesse à l'instant. Pourquoi?

Elles sont si belles que j'en ferme les yeux... Que vois-je à l'état sauvage?

J'aperçois la profondeur d'une étoile sur le dos d'une comète, un vaisseau qui a atterri sur notre planète pour y déposer une pureté stellaire. Nul doute, c'est elle! Une tendresse lénifiante, une cause originaire de l'amour, une compagne de voyage...

Une articulation de l'univers qui s'enveloppe de beauté, à l'abri de mystères non révélés. L'être féminin entre de plain-pied dans le chef-d'œuvre de la vie et enjambe l'histoire en toute liberté.

Oh, il n'y a pas à rougir de dire que l'homme n'a fait que s'en inspirer pour s'ouvrir de nouveaux espaces. Et malgré le don de sa présence, son navire a cinglé vers le cap de la claus-tration. Il s'est quand même encanaillé sur une branche, sur laquelle il s'est autoproclamé roi de la sensation de son exil.

Hélas, de telles blessures, des cicatrices de l'âme, toujours prêtes à s'ouvrir selon la nature des circonstances.

J'entends aussi un écho de notre inconnu retentir dans mon âme, à l'instant même où mon regard abandon s'est porté sur elle.

Une innocente œillade, un sentiment de bien-aise, et me voilà transporté par la perception, la porte d'entrée. Elle s'entrebâille, j'entre, conduit par le rayon lumineux de mes yeux. Les sphères de mon destin vibrent, le présent se prolonge, et voilà que je vole aussi avec le peuple des ailes dans le royaume de l'humain. Des sentiments s'élèvent, poussés vers les cataractes des cieus pour signifier l'invisible, en route pour trouver le chemin de son cœur.

L'être féminin, dans sa touchante majesté du quotidien, chante et danse sur notre biographie. Un trésor de fêtes journalières illumine la part du sacré, et l'homme ne voit rien, consumé par le zèle de son genre, soumis au jeu officiel de l'ordre social qui crache sur les heures claires de la vie.

Comment ne pas emprunter à leurs lèvres décloes ces subtils baisers parfumés de mille lendemains? Comment ne pas céder au béguin de cette bénéfique providence: l'accortise féminine?

Impossible, ce n'est pas dans l'ordre des choses.

Embrassades, sensuel tournoiement de tendresse, clef des intervalles et des éclats, passe-partout de nudité et de merveille. Geste libre de rouleaux où deux complicités se confondent sur un égal lointain, domaine de la poésie du genre humain, dans le ravissement, au-delà de l'atmosphère terrestre.

Et quand mes yeux de couleur yayamadou s'ouvrent par force d'admiration, à l'appui de ce qu'ils avancent, d'amour brûlant d'impatience, je constate que son regard de

Vénusienne germe dans le mien, d'un seul coup de chasse. Son intime accord sillonne mes sentiments d'une muette pureté où je m'attarde de ses ravissements, jusqu'à m'extasier de son nectar féminin. Une initiative flotte, la marche s'ouvre et n'exclut aucun visage; l'ombre et la lumière, un costume divin.

La terre peut être heureuse, le ciel par surcroît: ses enfants scintillent comme des étoiles avec une impulsion surnaturelle, au seuil du temps présent, sondés par la profondeur.

L'âme sœur, ce bath cadeau du ciel, cette rareté qui en fait la cherté, la complice des pas ensemble, bâtisseuse des naissances, mon univers parallèle, je n'aime qu'elle au monde. Je l'aperçois, l'occasion est chauve, c'est elle, une loi suprême vieille comme l'eau. Secret du cœur qui va de la tête aux pieds pour reconduire l'esprit au centre. Ce qu'il y a de plus élevé, de plus grand, de plus noble, ce qui m'a fait voler, courir de cime en cime.

Combien j'ai souffert de ne t'avoir jamais rencontrée, ma colombelle, ma cypris! Et seul nourrir mon âme humaine a pu te remplacer, faire un semblant de polarité au consentement et contentement de ma raison.

Non, je ne suis pas un paria de l'amour, un jaloux des amoureux. Tel est mon destin, seul au fond de ma forme, condamné à ma solitude, mais la porte d'entrée légendaire est restée sans cesse ouverte, accessible à toutes les années de ma vie. Pour raccommo-der mes peines, je t'imaginai lors de mes convois d'images, à cette heure que j'aimais tant, entre

loup et chien, seul remède actif à mes maux. Penser avec les mots ne suffisait pas. Je voulais te voir ricocher, passant sur mon cœur jusqu'à l'infini partage, au seul prédestiné, la graine du bois de lit, des enfants, la plus haute cime du ravissement. Ils sont un peu comme les dragons, ils peuvent être détachés du ciel et replantés sur terre, tout comme la vie est coéternelle à la mort.

Je suis resté à l'écoute de ton enchantement partout où quelque chose vivait, j'ai eu beau faire: en vain, je muais dans ma peau solitaire, l'âme plaquée sur du vivant. Ton absence s'est transformée en une compréhension naturelle de la vie, une immanence de la raison.

Aussi, ayant traversé les ténèbres cimmériennes, je suis remonté dans l'avril de mes jours, aux sources. Pour te trouver, te sentir, j'ai franchi mes abîmes d'obscurité, avec comme seule arme l'impossible, devenue facilité d'évidence. Tu m'as ainsi sollicité, le plus immense service que l'on puisse me rendre, être l'amant de mon âme humaine, mon impérieuse clownesse, le cocher de ma vitalité, mon étrangeté bouffonne, le courant de ma rivière dans mon bercement intérieur. Ah, j'ai beaucoup ramé avant de m'échouer sur les touffes de roseaux de ma compréhension! Pour que se déchire sur des joncs le voile de ma lucidité...

Ce, après tant de voyages en zigzag dans les méandres de ma vie affective, le feu de mon intrigue, mes douleurs avivées, sans les avis du ciel. Aveugle à tout, le clapet grand ouvert comme un claquet de moulin, chevalier à la triste

figure, le moi plein d'énigmes, à vif devant ma réalité; encore captif de mes vifs désirs et écorché de mes tremblantes convictions, de mon badigeon de connaissances, les pensées colonisées. Après tant d'errance dans une vallée fermée en aval par une falaise, avec des corps blottis entre mes bras comme des mères vigilantes, où j'ai risqué mes pas, des années emplies de souffrance inconsciente, où j'ai perdu mon temps à collectionner des aventures, à badauder, à bayer aux corneilles.

Il m'était utopique de vivre cet adieu total de ta complicité. Dans ma situation, je m'apitoyais au devant de mes larmes si naturelles, ma date de naissance, si mystérieuse, mon incarnation, un arrêt momentané qui resplendit, où je me suis attardé dans le répertoire des idéaux.

Pourtant, Dieu sait si les rencontres se ruaient sur la toile sociale! A profusion, égale au décor de mes sentiments, un reflet de mes besoins, abaissé au rang du patient fatal qui ambitionne la popularité, la conscience transférée sur un champ de bataille, me semble-t-il aujourd'hui.

Point d'âme sœur; je refusais de m'aisier dans des maintiens de co-dépendance, des faits de société. A quoi bon entrouvrir deux biographies à moitié collées l'une à l'autre comme deux ventouses à court d'imagination, noyées dans la lutte des classes et de ses arômes insensibles?

S'apparenter à un visage, dans le temps, avec des désirs et des besoins circonscrits, se colleter mille difficultés, l'âme retranchée, sur le balan, la tête pleine d'idées aussi sottes que

grenues. Ciel! Aspirer au conjungo! Sot comme une perche, plutôt saurer des harengs! Y a de quoi lâcher les écluses.

Quelle fatalité! Jamais je ne serai un accessoire de théâtre ni un spectateur par aventure. Je tiens à mon rôle véridique de cœur, être franc du collier, aveindre à ma grandeur, à mon authenticité, sur le joyau de la scène originelle.

Je suis nu, aucun costume ne m'habille, nul besoin de souffleur, d'exactes sécurités, de subtiles exhibitions de la certitude. Nu, comme un homme complet qui sait encore cueillir des fleurs dans la glèbe et les clairières.

L'Occident mobile de mes illusions à hauteur du mariage, avec cette tragique circonstance: pour le meilleur et pour le pire, la bonne et la mauvaise aventure dans un baisodrome. Vous avez maintenant des admirateurs à vos côtés, une musique pour vous accompagner dans la cohue grouillante. Une bague à la partie noble de votre doigt, à votre main, et gare à votre cœur.

Quant au merveilleux, les insondables décrets décideront, à la grâce. In tartarus! Un rituel d'égards et de convenances magnifié par des envolées de confiseries formées d'amandes enrobées de sucre durci. Voyons! J'en suis tout chaviré! Plutôt être comme un piton rocheux qui s'avance dans la mer.

Quelle riche analyse que ces pensées de gala, une anecdote du traité des chiasses de la tradition. Jamais! Non, jamais, ma féerie quotidienne sera l'Orient de ma conscience jusque dans mes pieds. Un combat, une victoire, un amour

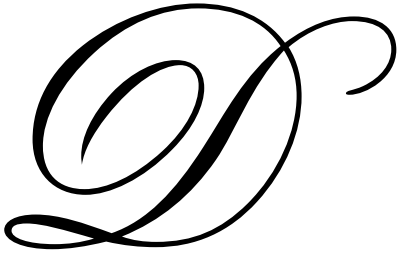
qui fermente dans mes veines, parole d'homme. Elle est indépendante des sortilèges et des miracles, par essence comme le ciel fluide, contrairement aux nuages, elle ne va pas dans la direction du vent.

Je ne peux lui interdire d'ouïr le ciel, elle qui est née pour des éternels chemins. L'aventure de mon destin, de ma révolte, je m'en ferai complice par des champs et des prés fauchés par mes propres mains. Ma vie spirituelle, aucune armée ne pourra s'en emparer ni la profaner; à l'instant je m'assermente poussière vivante de l'univers.

Ô être féminin, mon univers parallèle, il me reste encore l'œuvre de ma patience, un livre biographique à feuilleter, des îles à découvrir, des océans à traverser, et qui sait? Ame sœur, une antique évidence saura nous retrouver sur une vague déferlante, au-delà de l'amour. Désormais je ne précipiterai plus rien, au risque de rester sur l'écume. Oui, je continuerai de faire feu de tribord et de bâbord pour t'aimer, toi, la plus palpitante de mes histoires. Une bouffée d'air me vient des constellations dans un souffle nocturne; ce souvenir des choses sacrées qui ne s'oublent jamais, continûment enveloppées de mystères. Ô peuple des ailes, voix cythérées, riche et frémissante palpitation de l'existence, l'avènement des ères nouvelles, l'avenir du monde est à la clé...



A DIEU



éjà, je me retiens de ne pas pouffer de rire, c'est-à-dire que je dois me veiller à ne pas tenir des propos qui diffament. Ça me brûle les lèvres; comprenons-

nous bien: cela fait un bail que j'ai perdu mon innocence adamique, d'autant plus que je n'ai pas bouffé de la curaille depuis belle lurette. Mais à vrai dire, je vais tâcher de faire bonne contenance et que Dieu me confonde si je dépasse les limites. Le pourrait-il? Dieu, ce mot formé d'une consonne et de trois voyelles qui mènent le bal, a rendu les hommes dingos, telle une boutique de victuaille placée devant l'estomac d'humains affamés.

Généralement, les admirateurs d'Adam et d'Eve ont un tel appétit qu'ils y vont de leur plein gré, avec tous leurs péchés qui se commettent dans l'ombre et d'une morale dont ils s'arrangent bien commodément.

Un self-service d'une puissance appétitive où la part du sacré dans l'existence est un assaisonnement de tous les plats du jour, et on peut même inviter quelqu'un en cure-dent.

Libre dans mon atmosphère, j'y suis allé une fois à ce buffet de l'appesantissement exposé dans un lacin de ruelles. Le monde est petit: autant que je me souviens, c'était rue de l'Averne. Il y avait une de ces queues de salonnards ceintrés, au conformisme rigoureux, les têtes trempées dans l'eau athénienne, à la fausse bonhomie, sous un grand plafond de brume compacte, que je ne faisais même plus attention aux chaises claires du jour.

Effectivement, on y mangeait à ventre déboutonné, des œufs brouillés en entrée, corbillon du pain bénit. Il y en avait pour tous les goûts, le service était impeccable, de quoi étancher sa soif et assouvir sa faim. De plus, le vin de la comète, un nectar! Et ça ne coûtait pas un kopeck!

Et le dessert! Une source d'imagination intarissable, de la tarte aux pommes flambées à rendre simultanément un triste joyeux. Sans oublier le luxe des commodités où je suis allé déféquer comme un roi. A ce niveau-là de la révélation, que pourrais-je ajouter?

Quand tout est dit... Dieu sait si je ne suis pas une grande gueule, mais je peux encore innocenter ma raison humaine, dans cette fabrique de brouillard artificiel, qui cache quoi?

Dieu, il serait absurde pour moi de déclarer que tu existes, que tu sois mon ancre de salut! Entendons-nous bien, je ne vais pas rabâcher que je suis un nain et toi le Très-Haut.

Si petit que je sois, mon étape biographique m'appelle à faire de subtiles distinctions.

Et que dire de toi? Le compté pour du beurre, le pire qui se puisse concevoir, concept sans limite ici-bas, horizon de toutes les spéculations, science conjecturale et extravagances humaines marquées de compasement? Sache en premier lieu que si je suis sommé de comparaître devant le tribunal de Dieu, c'est en enfer que je plaiderais non coupable, sans que cela ne me tarabuste.

Ne sois pas marri de mes remarques de contadin contempteur, mais depuis que les religions existent, les couillons et les sots sont en majorité absolue de basse complaisance, frappés d'une certaine commotion. Et combien elles nous la baillent belle! Elles sont copine-copine avec toi, mais sans commune mesure, d'insupportables complimenteuses. Des religions qui compissent et conchient sur la terre, au lieu de s'entendre, de concourir, pour agir de concert.

Tu sais, il y a sur terre une vie ardente de béni-oui -oui au goût chromo. Oui oui, au moins une bonne moitié de notre humanité dans l'errance continue, la contagiosité du fanatisme, qui communément s'agrippe avec ses griffes intellectuelles sur des textes, qui affiche complet, et tout cela en ton nom, en communion avec ses instincts bestiaux qui conditionnent le tout. Si tu savais combien tu es célèbre ici, tu fais un vrai tabac d'une complétude insupportable! Mais vois-tu, ça fait un de ces schproums sur terre, tel une lumière mentie par les ténèbres.

Evidemment, les ténèbres ici, ce sont tous ces hommes artistes de la dissimulation, qui parlent en ton nom, voire même à ta place quand ça les arrange. Mais c'est qu'ils ne s'arrêtent pas là! Ils se battent comme des chiens de l'enfer, confits dans la piété, à la cravache avec un seul credo: vaincre à plates coutures, sans coup férir, ce pour ta juste cause. Ensuite, ils pleurent dans ton gilet.

C'est clair comme le jour; ils ont pris le ciel à témoin, confinés dans leur ignorance et cela a tiré à conséquence. Ah, si tu savais combien de fois j'ai prié étant enfant, afin que tu viennes calmer ton fan club et que tu mettes le holà! Ils sont partout. Empreints des trois concupiscences de la philosophie pour fournir à leur passion et ils commencent à nous éblouir de foi avec leurs religions du Livre, leurs succédanés ésotériques et l'inflexibilité de leur savoir, écrits en lettres de feu, d'une impitoyable fatalité du bien et du mal. Ils ne lâchent plus la grappe au temps qui se déroule et je ne vois point où ils veulent se conduire, ces hommes plongés dans un état de confusion-onirique.

Toute leur pisse-copie de bénitier aurait été écrite quatre milliards d'années auparavant que cela n'aurait pas bougé d'un pli. C'est du kif kif résigné, un long pourrissement de l'histoire de la conscience, à bon droit. C'est écrit, un point c'est dong! C'était écrit, virgule c'est ding! En concordance temporelle, les confessés et absous, les occultistes et les titulaires de commanderies sont comme les militaires; ils ont gardé leur culotte de peau sans débander. Ils passent leur

temps à compulser des livres, des manuscrits, des grimoires, en leur introduisant une sonde, dans la névrose obsessionnelle. Dieu, tout de même, il y a des giroflées à cinq feuilles qui se perdent, il y a de quoi se mettre martel en tête, il y a un lézard ici-bas.

Alors comme ça, à l'en croire, par enchantement leurs écritures sont devenues saintes. Miracle! Dieu sait comment! C'est de la magie gris-clair, une causalité inéluctable. La citadelle des dogmes s'est organisée en statut juridique, en lois d'influence. Quelle dindonnerie! Et encore une fois, tu les as laissé faire, ah! Un Dieu averti n'en vaut pas deux. Mais voilà le résultat: ils ont toujours un hanneton dans le plafond.

Depuis qu'ils ont cru que tu t'étais révélé à eux, ils pensent dans les livres qu'ils conglobent, espiègles et radoteurs, obsédés par les textes, ils affirment, confirment les écrits jusqu'à se refouler brutalement et ils n'y vont pas avec le dos de la cuiller. A quoi bon conjecturer sur ce qu'on ignore!

Tous ces livres qui bégayent un monde spirituel consolateur, un isolant qui ne laisse plus passer la vie, c'est la croix et la bannière pour qu'une particule d'oxygène s'infiltrer là-bas dedans, étouffant. Oui, évidemment, avec leurs pensées desséchées de tracas, de calculs et de fariboles, il y a de quoi faire transpirer un putois.

Circulez, y a rien à croire!

Ciel! Ciel, quiconque plonge son regard sur toi y répand son âme, conformément au savoir vivre, il n'y a pas besoin

de se recroqueviller sur le cocon d'une consonne et de trois voyelles affligées sous des siècles hideux.

Les intégristes proclament tous leur propre vérité, mais pas la moindre étincelle de conscience. La guerre à l'étranger pour la confier aux militaires, ça va de pair. L'art de la faire sans y participer, du moment où il y a une gloire à atteindre. Dieu, ce qui te revient en premier lieu, c'est que tu n'es pas mis en cause. Soit tu es fou, soit c'est moi qui le deviens, soit on l'est tous les deux.

Mais dis-moi, pourquoi as-tu abandonné les hommes à leur propre sort?

A mon avis, la réponse n'est pas prête de tomber du ciel. Derrière toi il y a des hommes, devant c'est pareil, au milieu, notre évolution, par conséquent, plus avant, plus haut, progressant, muette, nécessaire à tout grimpeur de l'inconnu. Autrefois, lorsque je lançais mon intellect en l'air, je me posais souvent cette question:

Dieu, si tu existes, fais-moi un signe de ta présence! J'attends toujours...

Mais depuis qu'il est retombé à terre avec toutes ses théories de la connaissance, mon cœur a pu reprendre une activité normale. L'univers est dans mon cœur et je n'ai plus ce besoin de courir à l'autre bout du monde pour des mascarades mystiques, des acomptes d'articles de foi et de foires en tous genres. Je ne frémis plus à l'idée de la mort; cet afflux de vie qui se précipite vers moi, elle aussi, est un être vivant qui fait bouger le peuple humain. Alors

je bouge à l'appel de la lyre, au-delà de ses sons, vers de lointains voyages intérieurs.

Là est mon miracle de petit homme, présent au don de ma présence, debout sur mon assise morale, au plus proche des hommes. Ami des remises en question à force de prêter l'oreille, solitaire parmi les baisers de la vie, par amour.

Et toi, Dieu dans tout ça, que tu sois là ou pas n'y change rien. Comme toi je suis un autodidacte, une poussière d'étoile inscrite dans l'univers; par ailleurs je m'autoproclame ami des claquedents et archevêque des contestataires. Je l'entends chanter et danser dans mon cœur, cette route éternelle, ce spectacle mobile des retours fidèles. De sorte que les dieux des humains n'actionnent en moi aucune vie, il ne reste rien d'autre que le temps qui passe et je m'accorde cette faveur d'être synchrone avec lui.

C'est à moi de jouer, de tenir mes promesses, d'user de mon influence pour ouvrir des portes que je ne refermerai pas derrière moi.

Dis-moi, tu pourrais me donner des conseils, un tuyau, au cas où rien ne se passe comme je l'avais prévu...

Nulle réponse... hors de ce monde... où? Ici, tout proche...

Dans le labyrinthe de mes pensées, avec le cercle des endormis. Cardabouille! Plutôt dormir avec un putois que du temps pour meubler ma désœuvre!

J'ai une meilleure façon de mettre de la vie dans mes pensées, sous l'impulsion de ma sœur volonté, de janvier

jusqu'en décembre, juste une pause à Noël au cas où parmi nous tu descendrais un moment. Après quoi, je me demande bien ce que deviennent toutes ces prières non exaucées.

A quoi bon prier, si c'est pour se servir comme dans un self, les yeux fermés, les mains dans le compteur?

Quand j'avais l'âge malléable, je suis allé juste un petit quart d'heure au catéchisme. C'était le Père apnéique qui avait pour tâche de te représenter. Ah, il avait du bagout! Plein de civilité puérile et honnête, un vrai poisson paradis. Si tu avais vu sa tête, un mélange de matamore et mastroquet qui n'était pas piqué des vers.

O pardon Seigneur! Faut dire qu'à cet âge-là, j'avais déjà en moi un germe de gauchiste. Ce que je me souviens de ce temps, ce fut un tableau de la Vierge Marie accroché à un mur en décrépitude. Elle était si belle qu'instantanément j'ai cru que c'était la reine du peuple des ailes.

Ses yeux mystiques parfumés de paradis, son lumineux regard de braise, son éclat de paix, rassurant, majestueux, me révélait un espace d'absolue compassion, d'amour et de liberté. Une reproduction caractérisée par des touches de couleurs rapides, vives, intenses, où la lumière déterminait des contrastes et des vibrations. Quelle chance d'avoir pu contempler ce tableau digne d'orner les plus beaux salons, les églises et les manoirs! Dix minutes de sa douceur m'ont incité, inspiré, à rejoindre à vaut vent ma bien-aimée école buissonnière. Mon miracle à moi, constatable à l'œil nu, mon apparition soudaine, ma saga quotidienne, mon centre d'initiatives et de

mystères. Il ne manquait plus que toi, Dieu, l'ouvrage malheureux des hommes qui t'ont constitutionnalisés, le partout que l'on ne voit pas, le secret de polichinelle, la consubstantialité à saluer, le seuil des constrictions à franchir.

Seupre donc! Connaturel avec l'évidence, à la lueur de ma conscience, j'ai appris aux attouchements de la vie, en nageant à contre-courant. Lorsque j'aspirais jusqu'à mon cœur un peu de sa profondeur, jamais ne m'est venue cette audace de te nommer, de te masquer, de te figer parmi des théories erronées, sur des terrains conquis.

Les vérités que je découvrais dans ma demeure se faufilaient sur les vagues des océans, libres parmi tous les vents. Elles étaient comme sculptées par la mer, abritées par les rochers.

Quel profane aurais-je été, de vouloir les emprisonner dans des sciences boiteuses d'apprentis sorciers. Pire, retardataires dans l'évolution, des écrits de siècles passés me guideraient encore parmi ces fantômes sombres et durs, là où il y a une volonté de croupir, bouffi d'orgueil.

Pouah!

Y'a tout à y croire, un temps viendra où l'homme se prendra pour toi et se dédoublera dans ses concepts.

Courbe pise! Voguez, vérités et mystères, et surtout n'accostez jamais sur un rivage humain. Sinon, malheur! Pour se rendre considérables, les hommes vont conquérir de nouveaux empires, les rendre sacrés en les dédiant à des dieux, des divinités qui n'auront de vie que dans une absurde

mémoire collective, qu'ils consigneront dans des annales, une consécration empirique.

Dieu, tu es peut-être en paix dans ton coin, déguisé en lumière, en courant d'air, en conseiller des grâces. En attendant, nous autres humains, qu'est-ce qu'on déguste ici!

J'espère que tu n'as pas été témoin de tous ces événements qui ont bouleversé le respect de la vie sur terre. Et comment!

Cela aurait été insupportable. Un proverbe de chez nous dit: «Qui ne dit mot consent.»

Mais d'une autre aile, si tu te mêlais de tout ce qui se passe, ce serait comme jeter le bébé avec l'eau du bain. L'homme n'aurait plus qu'un bâton blanc dans la main.

La liberté aux abonnés absents, en plein dans le gâchis, plus soumis que jamais. D'ailleurs, à ce niveau-là du paradoxe, Dieu, je n'ai plus rien à ajouter.

Je t'ai dit qu'étant enfant, j'avais tant prié pour que tu viennes calmer ton fan club de déchaînés. Aujourd'hui, je suis un vieil homme, et vois-tu, parfois, dans le secret, je continue de prier. Mais avec des actes, après t'avoir consigné à ma porte. Oui, au lieu de te consulter, je me surprends à agir, et cela tant que mon cœur se contracte et se dilate, alternativement.

Aussi, je demanderais à naître de nouveau, sans la crainte des coups de l'ordre social. Oui, il fait soif de vivre, d'autant plus que j'ai conservé mon faire-part de naissance...



AU DIABLE



ordieu! Par tous les diables, quelle fournaise! Je te salue pour la première fois avec une saveur d'imprévu, Senior Barablaba, le complément d'échange à vocation contrecarrée. A chacun de croire ou pas en toi, taracaca. Toi, le canular, l'accusé contumace, le géant des boucs émissaires. Quel beau voisinage tu fais avec ton frère jumeau, Dieu! Du cousu main, un véritable traité de sciences surnaturelles controuvées, usées jusqu'à la corde, c'est encore à en couper la chique. C'est incroyable, les surnoms d'odieuses créatures, que contumélieusement, l'homme t'a attribué en contrepartie, pour jouer sur les deux tableaux, n'excluant point ton apparence éloquente qui ferait peur à un convoi de blattes. Les oreilles pointues, des cornes, des ailes, des pieds fourchus, une longue queue. Ah, le costume de scène couenneux est très réussi, mais cela ressemble plus aux technocrates corruptifs, aux hommes politiques cupides, qu'à une entité qui viendrait de l'enfer.

Peut-être que l'homme s'est encore trompé de sujet; il t'aurait malencontreusement confondu dans le brouhaha de la mêlée sociale.

Tant qu'aux appellations non contrôlées: le Mal, Lucifer, Satan, Belzébuth, Mammon... Dieu sait! Ah, ce n'est pas malin!

Encore une histoire de corne-cul, que les hommes du passé ont annoncée en son de trompe, en cornant jusqu'au côté de l'épître. Ils devaient être plongés dans l'animalité à corps perdu pour inventer de tels clichés, afin de t'attribuer les coups les plus inimaginables. Peut-être n'était-ce que leurs peurs, leurs angoisses, leurs grandes étendues de coupes qu'ils refoulaient avec la plus grande couardise, cramoisis de honte.

Contrairement à ton frangin copurchic, tu ne navigues pas de conserve. Tu sembles être sollicité dans tous ces dédals humains qui semblent résulter de convulsions, parmi les crissements de l'intellect. Quelle copaternité céleste et pompeux édifice, triste folie que de vouloir corrélér deux phénomènes irréels. Hélas! L'aurore d'un empire crétinissant allait succéder aux couchers du soleil. Le réel a été quelque peu abâtardi par des hommes de mauvaise compagnie, d'un cravachant mépris, des adeptes de philosophies corruptrices qui ont donné libre cours à la fausseté, bien loin d'être épurée. Seul, le creuset du temps pour nous consoler. Ne fallait-il pas trouver une couverture pour tant d'horreurs si visibles, et imposer une crainte servile?

Mais vois-tu, je suis certain que tu n'es pas plus rusé que l'homme, que ta langue ne se délie pas aussi facilement. Quant à l'hypocrisie, la convoitise et la malhonnêteté, tu ne lui arrives pas à la crête du tibia. Tu sais, il est bien extraordinaire l'homme. Plus qu'il n'est coutume, il tient en réserve dans son grand réservoir de l'encéphale, toute une crapulerie distinguée, d'une ignorance crasse sous le couvert de légendes, à provoquer un déluge de conneries que ton frère lui-même ne saurait endiguer.

En tous les cas, ma légende à moi raconte que tu as copté les cloches de toutes les églises de la terre, comme un forcené, durant six jours et sept nuits, et que le septième jour tu te serais reposé, car épuisé, à bout de souffle. Et depuis cette mystérieuse semaine des carillons, l'homme pense ding, et agit dong, aux quatre points cardinaux, atteint d'une toute légère surdité de l'âme, de l'autre côté du monde spirituel, au plus creux du sommeil. Depuis, les béni-oui-oui, les saints à ciel ouvert, les croyants chevronnés et consorts du même acabit, t'en veulent à mort; et malgré qu'ils te portent haut, ils t'estiment très bas. Ah, ils ont simplifié les maux de la terre à hauteur de leurs pensées et rassure-toi, ça ne dépasse pas un mètre vingt, la taille des courtes-bottes.

Tout ce qui n'est pas tel qu'ils auraient voulu que ce soit, tu en es originellement responsable, l'unique auteur, de plus avec un sourire ironique sur les lèvres, l'expression sarcastique. C'est un crève-cœur que j'éprouve à te savoir seul à porter le chapeau; une iniquité qui me fait crier.

Tandis que l'homme peinturluré d'innocence n'y est strictement pour rien, juste un insolite témoin sous les roues de son intelligence qui crie Noël. Il s'en remet à sa fatale loi pour séduire son moi, ébloui d'une foi capable d'allumer les flammes de l'enfer. Qui diable trompe qui?

Sacristi! Le sel se cristallise, les pensées aussi, à un point tel qu'à force de répéter une menterie, celle-ci devient vraie dans un sentiment commun.

Senior Barablabla, si tu fais partie du mobilier céleste, comment pourraient-ils te déloger? Même après toutes les plaintes adressées à ton propriétaire, cela n'a rien changé. Tu sais, j'en ai lu des vertes et des pas mûres sur les portes de l'enfer! A croire qu'ils y sont allés en voyage organisé par le Vatican, tel un arrêt sur image. Ils ont pris des photos, recueilli des témoignages, puis sont revenus tranquillement pour nous raconter leur fascinant reportage de sainteté.

Cric-crac, à se demander qui les a ouvertes! Non, ce n'est pas un croque-mitaine. Que la crique me croque à l'instant si ce n'est pas l'homme.

Dans la religion chrétienne, damnablement séduisante, coulant à ras bords, l'enfer serait un lieu destiné au supplice des damnés en croissance, comme si cela n'avait pas suffi sur terre, tous ces crimes que l'église aux mains crochues a commis en ton nom.

Cristi! Elle n'y est pas allée de main morte, cette fabrique de croqueurs d'orémus. Quel culot crocodilesque! Qu'est-ce

quelle se cuide, celle-là! L'homme endormi, sans défense contre le croire, ce brave à tous crins se parfait-il avec de la science fiction? Serait-ce encore une de ces techniques pour raconter des choses fausses qui manipulent, paralysent et empêchent l'éveil?

S'il faut l'en croire, Barablabla, tu es en maraude sur les âmes; la lumière est faite, avec ta ruse de grigri, ce serait donc là que tu rôdes en quête de transgressions? Tandis que l'homme, ce bourreau irresponsable, le long de son vouloir lézardé, l'air penaud et blême subit ta présence inopinée. Puis, à la manière des ailes d'un moulin à vent, il pense, se persuade de son droit juridique à la vérité.

Il ment si fort qu'il ne peut plus comprendre ses mensonges, à force de tricoter des pensées réduites en poussière. Il danse comme la lame du couteau dans le manche, et se coupe sans qu'il s'en rende compte.

Tu as bon dos; de là-haut, le rôle parfait du coupable, sans la présomption d'innocence, mortifié par des morales à dormir debout, qui portent encore l'empreinte des siècles dans leurs excès. Des morales qui régissent l'irréalité de ton destin. Comme à l'habitude, dans le borbier humain tu es né, Senior Barablabla, dans la hiérarchie des illusions.

L'homme n'a rien fait d'autre que d'ajouter au monde invisible qui l'entoure quelque chose de lui, de visible, du dedans, ce qui lui court après à chaque instant: le miroir

de sa supercherie, des pensées à l'éclat répercutant, tels des trophées du paraître dans la populace...

Des soldats de Dieu, se sont-ils autoproclamés! Etrange mission qui fait déchoir.

Simplement des hommes, joueurs de déclic, aux cervelles encombrées, sous l'emprise d'intégrisme barbare, d'un déclin précoce de l'intelligence, d'illusions individuelles et collectives. Quand ils pensent, ils enferment le monde dans une cage. Leurs paroles ne sont que des crachats de consonnes, leurs actes des carillons funèbres qui sonnent.

Parole d'impie, Barablabla, ils ont profané la neutralité du ciel d'un ton déclamatoire, empoisonné les nuées par des pensées de fiel, menant une guerre déclarée contre la maîtresse conscience. L'allure décidée, après avoir falsifié la clef du trésor céleste, ils se sont placés au-dessus de l'alpage du genre humain, avec l'absolu d'accomplissements rituels.

Flutredelle! Par Cariston et Fastadia! Et de tous les malheurs sans distance, ils considèrent que c'est à toi de porter le chapeau, pour attester leur science souterraine qui rassure toute une galerie égarée dans les éboulis. Parole d'homme, c'est bien le couvre-feu de l'esprit qu'ils ont sonné, une curiosité de leur situation spirituelle unie à leur délire.

Ta croyance, Barablabla, est établie sur le fait que l'homme refuse de voir ce dont il est capable. Il en est

ainsi, depuis qu'il a compris la facilité de s'arranger avec son intelligence. Et ça remonte à très longtemps.

Comme s'il existait une entité qui s'opposerait au genre humain, dans tous les sens à la fois, avec un seul motif: emmerder le monde. Senior Barablabla en personne, affilé comme un dard, la peine et le dam, la vision dantesque, la hantise de l'existence, du salut, la cacophonie de la vie, un autodidacte resté à vif, renié du châssis céleste.

Tes parents décentrés auraient enfanté des jumeaux que tout sépare, une halte pour tous publics afin de satisfaire la compréhension et l'engouement populaire. Deux instruments de rumeurs et d'appels.

Jouez, tas de livres fous, vos mélodies invariables et gigotez sur vos représentations en liesse, au caractère fatal! Que je me gondole de ces hâbleries qui battent la caisse humaine, apparemment vide, qui divisent, fragmentent le spectacle terrien par des hallucinations, une enfilade d'ahurissements. Un famélique cauchemar humain qui se déroule à travers des siècles qui s'enroulent d'ignorance, d'instincts déchaînés, affectés de décadentisme.

Entrez, pensées Vaticanées plantées comme un piquet! Le cercle des endormis vient juste de s'éveiller, il débague un cigare. Oyez, oyez, par les conséquences générales, voilà une collection de pensées individuelles en paillason, décantonnées, en jactance d'identification, assujetties, esclaves et incendiaires, de mal en pis.

Entrez dans la ronde des débéquillés, dont on a ôté le bâillon lors d'un débat cornélien. Dansez sur les assauts sybarites des croyances! La misère vous en remercie à l'avance. Venez déambuler sur le cours de l'histoire et entendez tous ces cris débelloires...

Que de tapages obtus de l'esprit qui partagent l'écho de leur enfer; cela résulte à chaque instant, la mise en boîte de telles folies commises par les débraillés de leurs manières, que tous les tamis ne peuvent mettre à terre. Qui voudrait de la matérialisation de la pensée? Sûrement pas les poètes.

Vois-tu, Barablaba, l'homme peut tuer les baleines, ses confrères, les oiseaux, les chevreuils, les grenouilles, tuer ses semblables, mais de l'altesse existence, il meurt à son tour et à cela il ne peut rien; si, affabuler, fabuler son destin, vivre quelques-unes de ses sphères.

Et dire que Dieu lui-même, ne peut déboucher les âmes de ces bornés, déboussolés dans l'espace et le temps; comme quoi le hasard n'est pas prêt d'être aboli.

Je peux toujours tenter de les décalaminer un peu, de les décaniller de leur lit. Soit! Le soleil décline sur l'horizon, je vais de ce pas moi aussi faire un angle avec le méridien...

Une chose est sûre, dans toutes les questions que l'on se pose, la réponse tant attendue se trouve toujours dans la question même. Soit! Cela évitera une perte de temps et bien des égarements de ne pas savoir où chercher.

Adieu, Senior Barablabla, ni en deça, ni au-delà, ma complicité à l'égard de mon propre malheur, mon impartial coup de réalité.

Jamais je ne te fuirai, rappel de notre évidence, toi, le Diable que les hommes ont choyé.

Senior, combien je me ris à tes côtés, sur l'entier oubli de moi-même...

A quand deviendrai-je moi et le même? Seul moi le sais...



L'ÉTRANGÈRE

L

as exactement d'ici cet accès royal de la rencontre, encore moins fidèle à nos apparences, je la vois marcher, silencieuse, prudente, dans la foule grouillante, au milieu du carrefour

des bruits, le brouhaha de tous les silences. Qui est-elle cette inconnue compagne, ce sucre du ciel, ce poivre de la terre? Une pensée unique! Parmi toutes les autres placées ci et là, dans les pieds de l'ordre social, libre de ses pas, du rêve de sa vie. Comme c'est étrange. Je la suis, en constatation et sans explication de faits, juste à l'abondance des biens dont elle dispose, des biens qui défient les rigueurs de la contrainte logique. Mais où va-t-elle soudaine, avec sa manière de faire, qui découle d'aucune autre manière d'être?

Prolongerait-elle son exil à l'infini des mondes, pour partager un peu de sa romance, de son secret, de sa douce folie, de sa sincérité? De vérités? Point, puisqu'elle en est une...

Je me dois de la suivre de plus près, avec cette inlassable promenade du crépuscule jusqu'à l'aurore, sur la soudaineté des nuits aux regards sans visage.

Elle s'étend sur les plis du temps, ce bois unique des diverses forêts, je la perçois, invisible, jusque dans le retranchement de ses branches. Là, où mon cœur avec elle cherche à s'entendre, accordé aux pointes du présent, à construire son nid dans le vivier du songe.

Si tu le veux, sœur la pensée, nous nous aimerons, vertu persuasive de mon apprivoisement, sans mot dire, juste émerveillés de nos empires, qui brillent comme les constellations. Mais voilà que tu m'échappes encore en rapide défilade, dans un ciel qui se décolore, que seul je ne peux enjamber; ou alors tu t'es blottie derrière un arbre impossible à trouver.

Reviens, je te prie, ne me reste pas étrangère dans ma conscience seule, dans cette foule, ce brouhaha, cette réalité qui est la mienne, réduite au contexte social, mais aussi vivante que l'éternité!

Où rôdes-tu? Mon cerf-volant passionné, auquel j'ai lâché par mégarde un peu de lest, de mou spontané. Ciel! Le jour défaille, je déhotte à ta recherche. Comment pourrais-je vivre sans toi dans ce délaissement universel? J'ai tant besoin de dépouiller la suffisance...

Stupedonc! Je te vois sur ma plage de joncs, sauvage coquine, sur un vent du passé avec les retraits de l'orage. Oui, c'est bien toi, ma silhouette découpée sur l'horizon,

agrippée sur les parois de mes ténèbres, qui chantes un de profundis. Tu louvoies sur l'ancien temps, nostalgique cavalière errante, entourée de souvenirs à visiter. Reviens-moi, trait de plume. Toi qui me délabryntes, sœur de l'ange, cousine des âges que rien n'arrête, qui pousses et pousses dans la chair du temps.

Le ciel est trop grand ouvert: tu te perdrais dans le vaste éther...

Reviens-moi aux blancheurs du jour, afin de déplier ensemble, délicatement, de plano, les perceptions de mon milieu naturel, pour que je puisse couper à nouveau ce fil de soie qui flotte, fragile, abandon de la propriété de soi, que je tiens sur les paumes de ma nuit. Que serais-je sans toi, mon dénoueur d'atmosphère, mon éternel potentiel de longévité, à l'instant? Un bouquet de roses défleuries, un voilier dépourvu de ses longues voiles, de ses dérades, désaimé des mers, le gouvernail en relief, moi à l'arrêt, dans un port qui dort de ses nuits brisées. Un port de l'oubli, de mon sentiment d'appartenance et d'exister.

Ne devons-nous pas être tous deux pour voyager? Pour réaliser le blanc de nos rêves, le mauve de nos promesses? Oui, tous les deux, un, dans les lieux qui nous sont communs, un couple uni, sur l'écartement du ciel et de la terre. Là, j'y apprends les pratiques de ton génie, dénoircir à la fois valet, le moral laminé, puis maître sous des silences effacés, dans les hauteurs de tes sphères. Sans soumission, sans détention de vérités, encore moins de révélations. Recourir à des

dieux absolus, jamais! Plutôt ronfler dans le cercle des endormis, le jouet des flots. Ciel! Que non... Juste vêtu de nudité, de ma poussière vivante, de ma voix intérieure, seule sur son trône de l'intimité à chaque instant, tel un homme couronné du temps présent. Qu'importe dès lors que mon temps humain se rompe puisque je suis élané aux régions secrètes, depuis belle lurette! Quoi d'autre, que devenir un ami de l'initiative, un semeur de pensées qui me sont mien-nes et tiennes, à force de désapprendre, de rompre l'enchan-tement.

Le futur m'impose ses rails. Qui me guidera et m'humani-sera si tu n'es point là, pour cet aiguillage qui nous mon-tera là-haut, ce pays des images, tout au sommet de la sensi-bilité? Que serai-je là-haut sans la preuve de mon existence, sans toi, ma grâce spontanée, mon inspiration léonardesque? Je ne pourrai point ouïr les pensées de ce monde, de ce bai-ser seul qui m'a enfanté, ni dénoyauter les idées pour en faire des pensées vivantes. Reviens-moi plume d'ange, mon cerf-volant indompté. Sinon je devrai venir te chercher par le seul vouloir de ma volonté. Je peux me dénaitir de tout ce que je possède, sauf de toi, ma bien-aimée.

Serait-ce cela que tu attends de moi? Etre au diapason de tes battements, maîtriser tes rênes à mesure que mes chevaux s'emballeront.

Ferais-tu la maligne, me provoquant avec tes gestes de pantin, sur la scène de mon privilège, de ce spectacle terrien? Oui, je me dois de te suivre encore et t'empêcher l'égarement

sonore dans ma chapelle intérieure. Mon moi au coude à coude, ne te lâchera point; à aucun moment, à aucune minute, à l'instant, jusqu'à la mort. Oui, ma bonne nouvelle pour le ciel, et bon débarras pour la terre.

Terre, où je suis gardien de ta dynamique descensionnelle, telle est la part de ma destinée, au ciel une poussière vivante de tes chemins avec laquelle je me suis marié.

Tu es aussi mon seul enfant ici-bas, que je dois éduquer, d'inconnu structuré, de présence habitée, par l'air de ton air, t'apprendre à respirer dans mon ciel de nudité humaine.

Toi, le porte-manteau de mes peurs, le placard de mes idées, la cuisine de mes créations qui me déséduque!

Toute oreille, tous yeux et tout cœur, pour verser maintes réflexions à la rampe de mes imaginations.

Toi, la pensée de mes pensées, une princesse en habit de voyageur, dont je grelotte lors de tes excursions solitaires, humide de mes sueurs. Restons ensemble, à la colle, aux quatre saisons de l'âme, le Temps Vivaldi comme voisin, la terre et le ciel comme témoins. Que ferais-je, plume d'ange, ici-bas, si tu n'en fais qu'à ton pennage? A battre des ailes sur ma matière spiritualisée.

Une fiente dans un poulailler, une phrase sans verbe, sans sujet, une fontaine sans eau, une eau croupie, sans oxygène. Une toupie tournoyante dans la foule qui secoue des concepts immédiats, dénués de toute curiosité d'esprit.

Un coup de sifflet dans le brouillard qui appelle une éclaircie lue la veille dans les journaux.

Une rubrique météo, qui chante des airs menaçants, sous des plafonds de brume occulte. Un duel de tempéraments isolés, à l'écart des portes et des fenêtres sociales, frappant les vingt-quatre coups de l'ego. Terre! Plutôt m'atteler à la besogne avec rigueur, me décarcasser le croupion, telle sera ma vocation. Tu es la seule condition pour que je sois une rose dans ton jardin, que dore cette infinie lumière qui t'arrose d'azur quotidien.

Je te suivrai, trait d'ange, pensée, sacre du vivant, même si tes traces me conduisent dans mon ciel noir. Jusque dans tous les grimoires, les herbiers et les rituels de la connaissance, afin de te libérer de tous ces marais de la spiritualité, qui marche sur les eaux et se précipite dans le malheur des hommes qui ont délaissé, abandonné, leur étrangère.

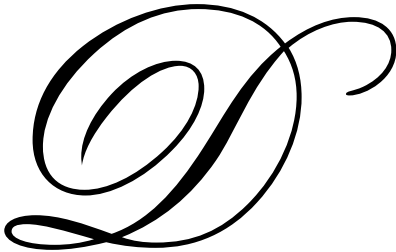
Où que tu ailles, je serai suspendu à tes basques surnaturelles, pour parfaire à ce pacte qui nous a noués, le miracle de l'autonomie humaine. Ne suis-je donc pas le fruit dont tu es le noyau? La fleur dont tu es le bourgeon? Toi, mon étrangère, le déploiement invisible de mon activité, ma pure merveille du quotidien à modeler, mon argile vivante. Mon aller simple en ce jour, aux multiples retours, toi le génie du milieu, tour à tour. Mon chapeau posé sur ta tête, mes doutes à mes côtés, tu as contribué à les ôter. Comme la dérision, tu es devenu cet oxygène qui m'unit au temps et me borne à l'espace indéterminé. Oui, je me dois de te suivre pas à pas. Je ne céderai pas d'une semelle, ému, debout, rythmé, ma nature charnelle com-

plice de tes intervalles. Lucide à tes changements de notes musicales, installé avec ton instrument, sans cesse prêt à rectifier tes bémols, tes dièses, déplacés sur mon octave.

Oui, je te joue et te pénètre, toi ma requête vivante sur les sites de mon existence. Là où j'apprends à me mouvoir, à me savoir, avec ce don unique de l'art, l'ardeur de m'y tenir, seul dans la hauteur de mes toiles, seul comme les couleurs de l'étrangère qui s'aquarellent vers l'infini...



L'ART UNIFORME



e longue main, dévotieusement, relié à la science et au sacré, un certain art témoignait des carnets du passé et de la mémoire des siècles en spiritualisant la matière. Un remous de surface venu des profondeurs, qui possédait à lui seul son langage, ses formes, ses lois et ses couleurs. Tout comme la vie et la mort, ce dignifiant est venu lui aussi sur terre sur le dos d'une comète. Comme un véritable jeu des attirances et des engouements, dans un passé diluvien, les hommes comme un courant déwatté, en opposition diamétrale, ont créé avec une dextérité de jonglerie, au-dessus de leurs âmes, leurs charpentes pleurantes, des dieux aux tuiles inconnues. Et même si par la suite les guerres s'interposent, cela n'est que dans l'ordre des choses, dialoguer avec les divinités pour les porter à l'écran opaque de l'histoire. Pourquoi donc se diminuer, se dévouer à des dieux illusoire plutôt qu'aux hommes? Foutus Dieux! Que l'humain est difficultueux! Qui

l'eût dit? Quelle disconvenance! Etait-ce la naissance du maboulisme ou du fading mental?

Hélas! Mal lui en prit. Un dévriillage maléficié, dicté par les circonstances, fatal, régulateur, correctif de la bête humaine et de ses camps d'ombres scotchés aux routes des âges. C'était fait en moins de deux, l'homme préalablement entraîné au mensonge, au dictionnaire du châtement. Définitivement abandonné sur terre, esseulé au ciel, il n'avait plus que cette tâche: sécher la boue de ses représentations, sous la houlette de théories paternelles et de leurs inviolables règnes dont il ne peut plus se détortiller. Peuples déicoles, la discorde aux abois, les têtes en conversations absolues, l'intelligence en consolation, se dévoyant de plus en plus, les paroles trempées dans les fleuves en crue.

Parvenus au cul-de-sac du tarissement, l'homme veut sauver l'homme tout en lui taillant des croupières, le diaprant de fractures, victime de la réalité et d'un climat de détraquage des nerfs. L'art intellectualisé, dévolutif, dévelouté, poussé au dévergondage, revêtu d'une cuirasse de froideur et d'indifférence; l'homme abêti, en deuil, resserrera les boulons et se montera le bourrichon. Il vénérera d'un déterminisme historique des intrus royaux aux lendemains vengeurs, mi-hommes, mi-dieux, semblables à tous les mortels, prêts sous les sonneries de la diane à faire détonner les mélanges gazeux en ruse et stratagème. Ce, pour différencier les hommes, les exploiter et exciter leurs passions de la multitude sous la houlette de vains diadèmes.

Ils ne sont pas revenus et ne reviendront jamais. Vos dieux sont morts humainement, tout comme nous, ils ont mangé du pissenlit par la racine. Seul l'homme peut justifier et comprendre son adaptation aux religions déciélées, aux politiques déterrées, ces grands égarements de la pensée qui soutiennent la disparition de la conscience. Oui, lui seul reviendra de ses erreurs après d'interminables détours. L'histoire dominée, soumise aux feux des ambitions, parlera d'instinct, méthodiquement, jusqu'au moindre détail des conséquences. Elle désignera la conscience en bloc de l'humanité réglée comme du papier à musique, et révélera l'expérience de leur foi. Hélas! Un roman noir, un cortège de deuilleurs, une clairière de drames et de cumulets, d'intrus royaux et d'abandon collectif sur un sol déprimé. Ils ont laissé pisser le mérinos; depuis, ils pissent des lames de rasoir sur une terre croulière, à tombeau ouvert, en ordre de bataille, en escadron de diableteaux.

L'art, *déo gratias*, il n'y a qu'à ouvrir les yeux, n'incube pas sa fortune. Il surgit de toute part, il est partout, présent au contact de l'impersonnel, mimant les dentelles blanches de la vie et de la mort. Des miracles, de l'enthousiasme, il y en a à chaque instant, à loisir, de long en large. Ils décrivent chacun de leurs processus, pas question de protester, juste un fond de tableau à observer, juste se conformer à la plume du réel. Des manifestations de la réalité qui ne peuvent être entérinées, étant au premier plan sur le sens de leurs révolutions, inspirées par une liberté. L'homme au second, sur des sentiers battus, prend ses distances vis-à-vis des révélations qui lui ont

été confiées; il préfère s'interroger, s'interpeller sur son bien fatal, se prendre pour le nombril de l'univers, manger le ventre déboutonné, plus passif et amer qu'un cornichon. Pourquoi pas des dieux qui se sont retirés pour nous juger?

Ah con! Ils s'adapteront à nos significations et à nos mœurs dévertébrées! Tout comme nous nous sommes adaptés à la terre, ce déversoir céleste. Soit! Il n'y a plus qu'à le rédiger en bourdigues humaines et faire des bonds à sensations, la foi devant nous, sens dessus dessous avec les siècles... C'est le bouquet: seule l'ignorance peut légitimer de telles théories angéliques qui cachent des actes démentiels. Il y aurait matière à remplir toutes les poubelles du monde...

Badaboum!

L'art humain n'en avait nul besoin, car lui seul savait sans l'avoir vu, ni entendu, que tout dans ce monde marche vers l'inconnu. L'art, conforme à son milieu naturel, s'impose de lui-même, ce à notre grande surprise. Toutes les réponses à son apparence sont là. Disparaître dans son alliance derrière les idées de sa présence, le chatouillement de notre enfance. La création se meut en cycles de puissance et d'intensité, toujours transformés dans la recherche commune du même but; telle est la voie de son silence, la justesse de son aimant qui atteste la joie de l'âme en partance. Oui, l'artiste ne peut pas perfectionner l'œuvre de sa devancière mais juste fuir avec elle et profiter de ses découvertes, allant devant soi et s'inclinant à ce qui le poursuit.

La folie de la vie, dominer ses contraires, l'accent mis sur ses polarités, omniprésente, avec ravissement. Si présente que l'homme est passé près d'elle comme un élément structurel de la terre, portant avec lui ses inconscients remords. Pourtant, si la vie me parle, je parlerai la vie sous le dais des feuillages, et non de livres dorés de misère et d'ennui.

L'art est une devinaille, une source de vie qui ne se mesure pas à son débit. Pourquoi le figer, le dimensionner, le rendre officiel dans le monde des affaires? Le prostituer à coup de tintamarre, en relief monétaire, de rejets en rejets, en fenêtres borgnes, dans des gratins mondains d'individus à voile et à vapeur engloutis dans de chics traitements taillés à la serpe, durs comme la corne, muets comme une touffe piquante d'orties? Non, jamais plus comme une carpe... Elles parlent désormais au vu et au su de tous; je leur ai appris le langage.

L'enfant ne distingue pas son art, il le vit comme un voyageur du cosmos: l'émerveillement, l'étonnement, la passion, la tête achevée comme une sphère, les yeux dans les mouvements de la lumière, les pieds où il fait bon vivre, s'attachant obstinément à ses pas. Et lui, si on le détache du tableau, tout s'écroule en lambeaux et rien ne peut le remplacer. Ne voit-on pas la circulation, la respiration du principe de l'art aussi à travers tous les plans de la vie quotidienne? Là où se situent nos limites et nos pouvoirs, nos espoirs sensibles noués au suprasensible, là où on joue ripe avec le temps qui nous accueille et nous endeuille?

Etre sociable, en voilà un art de derrière les fagots quand l'homme lui sert de support! A y regarder de près, un nouveau sens qui permet d'appréhender ce que tous les autres ne peuvent transmettre. Et comme il y a autant de sens que de constellations, l'art sera toujours en évolution tel un «sésame ouvre-toi!» L'homme à cheval sur un mot de passe.

— Sésame, ouvre-toi! J'en ai assez de subir la déveine dite l'époque du natel et de ses dingeries en diffusion, où les sots conteurs de fagots digressent fadassement à l'infini, en se regorgeant comme des dindons, bien dindonnés par tant de choses en deux mots.

Oui, qu'y a-t-il à votre service, si bien qu'à grand'peine vous n'arrivez à digérer vos stupides fables express, une impression de dilatation du temps?

J'aimerais être un artiste protégé par un digicode, en promenade de santé, avoir le vent en poupe dans la société fabriquant des fichaises.

Soit! On n'est jamais si bien servi que par soi-même, pour vous servir. Sinon, au pis, allez page douze, artiste à coup de piston et de copie. Voilà tout. Misérable manant, rejoignez les dépuceleurs de nourrices et vos dînettes dipolaires! L'art de communiquer, tiens donc! Celui-là, on n'est pas prêt de le pratiquer, aussi longtemps que l'on n'aura pas accepté notre propre mystère. L'amour pourtant croise notre route et, même sans l'admettre il est impossible de l'éviter, contrairement à notre voisin de palier.

L'art du regard, le contraire du trou et du vide, un instant intime qui habite l'autre, étendant sa douceur à l'intérieur des cœurs. Bon marché, introuvable dans les galeries, rare et précieux, le cadeau du pauvre, facile à offrir à toute heure de la journée.

L'art de se croire un et un seul de toutes les surprises, une splendeur secrète par la diversité du réel, citoyen de l'infini qui devient, dans ses expériences, voyageur sous une étoile inspirée. Invité du paraître qui passe peu à peu le seuil de ses illusions pour renaître.

Porte du salut et fenêtre d'allée venue, expérience cocasse, instrument de passage, ballade de conscience sous les orgues stellaires. Comptes à rendre sous les volets clos du soleil, où les actes du souvenir oublié s'enroulent et se déroulent dans le clair des nuits et dégèlent sous le givre du plein midi.

Salut essoré à la cadence des épreuves, des tempêtes essuyées, des peurs qui s'abreuvent, des dettes incomprises et leur mainmise. Homme, observateur d'infini sur les rythmes des perceptions musicales, le sourire et le chant au rendez-vous, là s'élève l'âme humaine.

Des rêves montent, redescendent, dans le meilleur des cas, encore à réaliser. Les portes s'entrouvrent, le museau de la vie reste sur le palier, l'Atlantide retrouvée par des voyants encore bourrés, la sainte lance dans un musée pour aveugle, le graal industrialisé par les charlatans, l'arche d'alliance vendue à des apprentis sorciers. A nous de changer! Les portes

s'ouvriront en grand, associées à notre changement, ici et maintenant, avec des actes de terre.

L'art n'est pas un mythe qui nous fait passer le pas, un songe de ce que l'on aime tant, un cauchemar de ce que l'on redoute le plus. La renommée de son pouvoir n'est pas pour gouverner avec des armées au pouvoir illimité, mais pour libérer le passé de son passé. Tout comme le fait le jardinier des quatre saisons avec les graines, l'artisan avec la matière, le musicien avec les sons, le poète avec les mots, l'intelligence avec le cœur, l'enfant avec le présent, la vie avec la mort. A quoi bon chercher légendes et trésors pour déterrer les fantômes du passé, de la matière divinisée au lieu d'être spiritualisée?

Art désacralisé et conscience libérée, l'accent est mis sur l'évidence et non sur des connaissances de mille chandelles, sur des calculs scientifiques et des chiffres à problème, le tout parfaitement étranger à l'univers. Rien de ce que l'on prend ne se fixe dans le vivant, au niveau de notre tête d'eau; amasser rend sot et modifie la faculté de voir. L'art se noie dans un encéphale par un entonnoir, déposé dans des abysses auprès d'algues intellectuelles.

Je ne diviniserai rien, me dis-je, non, je ne proclamerai rien. Je ferai tout simplement comme un outil de perception, mes propos décollétés, en originalité individuelle, mes digitaux seront semblables aux vagues, mes mirettes aux étoiles, mon cœur à l'univers.

L'art m'amène parfois au ciel, mais il me ramène toujours à terre. Et si par malheur, j'ai la tentation de planer avec lui,

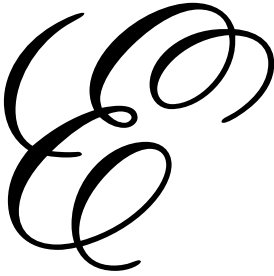
je fonctionnerai comme un miroir et non comme un outil. Je me ramasserai dans les brumes de la rêverie, irrationnel et seul dans ma caboche. Je me poserai à distance et me prendrai pour un roi, un coq indivisible, au choix de mes invités. Petit dans la hiérarchie des illusions, natellifié, sans langage et sans esprit, nabot dans l'ordre du réel, patron et employé de la même existence multicolore. Et ça pullule dans les galeries, comme les mouches d'été près d'un tas de merde.

Je ne m'en inquiète pas; la vérité finit toujours par s'éclaircir par réflexion de la vie.

L'art de s'éveiller, de s'endormir, de dire bonjour, au revoir, sûrement que c'est là que tout commence, là que quelque chose en nous peut changer. Le voilà qui arrive, il se dégage de l'ombre d'un mancenillier, avec l'automne qui défeuille les campagnes, cet art sans circonlocution, cette réalité majeure de l'esprit, sans détours. Comme j'ai toujours préféré le direct au différé, je vais au-devant les cheveux dépeignés, avec le verbe devenir pour prendre sa dimension, pour ne pas dire plus...



LA CABANE DU BON DIEU



xpérience éclair de millions d'hommes et de femmes par le seul mouvement d'une histoire passée ou à venir. De longue main, il ou elle est là, étoile de chaque instant, au carrefour des rencontres fondées sur des compromis, celui que l'on ne peut encore concevoir mais accueillir de grand coeur. L'ami n'est pas né dans une thèse aux images étriquées, ni sur une étude de pages théoriques de l'amitié qui prétendrait en rechercher les causes profondes, inexplicables. Seul critère, être là au moment juste, parmi le scintillement de l'étoile, qui conclut par son rayonnement, l'invité du cher instant. Au soin de l'improviste, avec ses ressources et sa magie, il apparaît là, ce mainteneur du renouveau, comac, corps et âme, où on ne l'attendait point, dégageant une fascination et une inspiration dans leur totale liberté. Moi-même, à mon tour, j'en reflète la réciprocité et bingo! Un ami d'aventure et d'agréable façon m'a suggéré de lever la tête.

On s'amignote d'une intarissable faconde, on se considère avec un sentiment étrange, singulier, simple, d'approbation et de plaisir, la pudeur épargnée. Un de mes doigts de la main droite tremblote, il en prend réception, la devise est toujours restée. Une fois de plus, les anciens ont encore parlé, penchés dans la direction du soleil levant. Qu'importe qui il est, d'où il vient, ce qu'il fait. Tout s'est passé en un instant, tel le pourrissement d'une graine, l'essor d'un germe.

Avant lui, j'étais l'ami de moi-même, en quelque façon, mais mon doigt n'avait pas frissonné, mon cœur n'avait pas jeté l'ancre ni hissé les voiles, sûrement parce que je demandais des choses par-dessus les clochers des cathédrales.

Aujourd'hui n'est pas comme tous les jours. Une source d'aigre-de-cèdre nouvelle vient d'apparaître dans les alpages, que je n'avais jamais soupçonnée. Elle m'apporte de nouvelles fraîcheurs, me fait explorer de nouveaux sentiers et y ajoute l'ardeur et l'ambition d'une nouvelle génération. Voici que je m'accommode gracieusement de ce bonheur qui me frappe.

Il est fils de peu de chose et moi de pas grand ' chose, il croit à une tierce dans la même couleur tandis que je suis athée. Ensemble nous sommes un vent d'espoir d'une beauté pleine de grandeur qui ne peut se rallier aux opinions de la majorité.

Qu'importe! Nous aimons tous deux le pendule à coucou en forme de maisonnette. La vie nous a réunis du même sentiment; entre disetteux on peut s'avouer ce que l'on est, en

toute authenticité, avec la luxuriance d'images vives. Point de manèges, nul besoin de diseur de rien, de prêtre frisé, de curé coiffé pour nous l'enseigner disertement. Leur univers intellectuel de théologiens ne nous est d'aucun secours. Loin des connaissances discursives, la transparence est notre berger d'audace, le partage, nos pâturages, nos cœurs, les vallées d'Irlande, dans les bons comme les mauvais jours.

Il s'appelle *Personne* et moi *Bocampe*, et pourtant c'est le même verbe qui habite dans nos chairs, un savon qui fait beaucoup de mousse et qui ne nettoie jamais le derche de la patrie.

La particularité que nous professâmes, croquer la vie avec nos dents mâchelières, conquérir le monde avec un seul mot, dont l'influence venait du Provençal, du latin *amor*. Bien que l'on ne sache pas de quel amour il s'agissait au juste, l'idée seule nous convenait. Le destin nous laissait passer à travers sa nappe maillante; fougueux et tonnants nous courions la magnificence de la nature, s'essayant à nos lyres, au genre madrigalesque, fainéantant à se complaire avec les mots conteurs de voyage. C'est lors de nos expéditions de mange-tout aux excellentes tragédies que je m'aperçus malaisément que chacun d'entre nous pouvait être le héros d'une aurore et le lâche d'un crépuscule, incommode avec ses tourments et cependant sensible aux épines de la malignité. Sans aucun doute, la transparence faisait bien son métier du centre et de la mesure. Mais elle était la seule médiation possible pour que l'on accepte l'un et l'autre, sans

réserve, à ne pas envenimer nos discords. Pour ne pas se mettre mal ensemble, dociles, à chacun son apprentissage en politique de la main tendue, de jouvenceaux maigriots que nous étions, ces valeurs-là nous sont restées, l'âme chevillée au corps jusqu'à la mâle heure.

Les années passèrent d'une grandeur magnanime, comme un fait des quatre saisons, et seulement l'un de mes doigts avait tremblé. Personne n'avait d'autre visage que son cœur, présent dans le prolongement jusqu'à n'importe quel malheur, bien au-delà du sang et des mythes. L'amitié m'apparaissait comme l'écharpe d'Iris. Je pouvais me la mettre autour du cou à n'importe quel moment, tel un véritable sens du pacte sans limite de faits, tant pour notre ressemblance avec la vie que pour nos différences. Un seuil de la fécondation qui me ramenait dans ce que j'avais de plus intime en moi et mon salut n'était plus un simple pèlerinage de vieux loup solitaire. Cet abstrait collectif, ce dernier point de rencontre, qui nous prend ce que l'on croyait être à nous, allait me faire comprendre combien l'ami est tout comme moi une ébauche en devenir, dont je suis responsable aussi bien que dans l'effort de ma liberté.

Lié par des liens magiques, dont j'avais sans cesse à apprendre quelque chose, comme s'ils étaient la transparence d'un glacier à travers lequel je voyais le fond de l'océan. Et une fois, il m'a semblé le voir, lors de ce moment fatidique, mystérieux mais dramatique par le fait de notre éducation chrétienne. Si dramatique que je

remerciai l'école buissonnière pour tout ce qu'elle m'avait épargné: toutes ces conneries en branches qui s'agitent à longueur de siècles.

Hélas, Personne partit un jour, sans prévenir, sans compte à rebours, un beau soir d'été, sans révolte et sans contestation; il décanilla de bonne heure avec son Dieu pour l'accompagner. Ma cabane du bon Dieu s'était volatilisée dans une conjugaison cosmique... Je voyais à travers la glace un vide englouti de vie, à travers lequel tout existe, animé par le mouvement et l'amour. Une richesse de l'unité en fonction de sa multiplicité. Et dire que Personne était là-bas dedans, moi de l'autre côté. Impossible de briser la glace, ni même espérer qu'elle fonde. J'appelais: personne! Personne! Mais nulle réponse... il participait de sa présence, au détour d'une autre histoire qui se dissimulait à mon regard.

Tout se tenait dans nos liens, entre les événements et tout ce qui a existé, mais depuis qu'il était parti rejoindre son étoile attentive, mon apprentissage continuait et il était loin d'être achevé. Je colorais d'amour ces images de vie noir et blanc qui me sont restées dans le cœur. Ce même amour dont on ne savait rien, juste cette idée qui nous a fait parcourir le monde étant enfant, le même qui a permis de nous rencontrer et de nous séparer. Les souvenirs restaurés en réalisateur, hors champ, profonds et passionnés, changeaient d'horizon. Il y avait une fissure transparente dans mon âme, située entre la vie et la mort. Fissure du centre et de la mesure, totalement dénuée de fond. Et c'est là qu'ils se sont

conjugués une dernière fois, avec leur lieu d'origine, cette aquarelle des siècles, ce temps présent qui n'a de cesse de passer. Rendre et laisser, le grand partage de l'indomptable, la comptable impartiale. Ah, la belle histoire, combien elle me prend aux tripes de mon âme humaine et me donne à ce cœur encore apprivoisable. L'ami, ma fontaine, témoin de vie et de peines, réconfort mental et apaisement moral, toi qui d'un seul trait de plume défias tous mes soucis, mes malheurs intimes et roussis. De tes simples mots qui réparaient mes fatigues.

Conseil soudain aux arguments d'expérience, de patience, au long des jours, où chacun de nous prenait la place de l'invité. Une indicible découverte, une seule direction, la vie. Pour le meilleur, à grands coups de renforts, d'efforts, présentement l'ami s'appelle aussi: voyage de l'âme humaine, sillon sur la terre, vingt-et-un mars, solstice d'été, caravane humaine... Tu t'es penché sur moi, Personne, et nous nous sommes fait exister, sur des ciels qui nous réservaient leurs secrets, leur intimité de nacarat. Dans cette touchante incarnation, pour y faire prévaloir notre lente évolution, où grâce à notre rencontre, nous avons fait, au lieu de répéter. L'amour s'affirmait comme un trésor de bibliothèque, un constructeur de passerelles, illustrant notre relation, une continuité sans faille de notre découverte. Depuis ton retour dans le grand dépôt des siècles, tu es devenu de plus en plus présent, surtout lorsque j'oriente mon travail intérieur, qui en moi ne relève plus de cette

curiosité intellectuelle. Notre amitié, un désir spirituel, des données d'expériences traduisibles sur notre terre, à travers tous les vocabulaires et dans les langues les plus diverses, pour apprendre le chemin des manifestations et des limites.

De ce côté-ci du monde, en ces lieux de distance, j'accueille ta ballade et ta joie qui entrent dans mon cœur et me traversent. Et il en sera ainsi, aussi longtemps que nous habiterons notre conscience; l'on verra se refléter et s'infiltrer notre amitié, d'un pas à l'autre de l'univers, ce moment-clé de notre naissance où s'élancent les esprits dès la mamelle. Une clé qui ouvre les portes de la vie, bien trop magique pour se suffire à elle-même, si merveilleuse qu'elle brille dans la mémoire, avec cette ambition de s'offrir. Prenez, poètes, et ramenez-moi toujours à la vie!

A bientôt Personne. Aussi candidat à la transparence, je me prépare encore, afin de transpercer ce glacier avec un air d'homme au destin entier, la confiance de l'arrivant, de l'étranger, qui se réjouit de retourner dans sa communauté. Sans parole, fidèle, sans fin, en marche, vêtu de poésie, seul bien en ce monde qui me prépare à la grande cérémonie.

Je répondrai présent au présent, à cette rupture momentanée qui me permet de vivre sur Terre, et mille mercis pour n'avoir jamais failli à nos promesses, toi l'ami, mon facteur attiré, à toujours...



LE PASSE-PARTOUT



courgettes! Guignefolle! Combien il rapetisse à chaque fin du mois... Frangecon de purée d'Adèle! Parfois même, les trente et un jours entiers. Je l'entends le grand illusionniste, spécialiste du passe-passe; il siffle à la grâce de Dieu, pfuit, pi-ouitt, pst, uu, pi-ouit, dans une fauverie. Je le vois, couleur bleu mouchoir, vert paillard, rouge sang, au format appétissant, avec son masque de fausse humilité. De lui, je n'attends pas qu'il me prodigue des félicités. Par contre je vais favoriser le destin par un sens de la démerde poussé et par la fécondité de mon imagination, jusqu'à le féeriser. Didiou! Va falloir que je me démielle dans cette ruche humaine; fini ce temps de jouer à la fayousse sous un feu roulant de plaisanteries!

Il n'appartient pas à un ordre religieux, ce régulateur de notre antique barbarie, ni à un ordre chevaleresque, cependant il peut miroiter l'homme à son image mais non à sa ressemblance.

Oh, le simulacre! Il croît et se multiplie, cet hermaphrodite falsifiable, ce fondement de la communauté humaine et il rend à l'homme son joker, autant que possible un grand dépendant. Un simple bout de papier familial qui fait sa révolution autour des âmes humaines.

Il évoque le faix des obligations, l'envie, le plaisir, le pouvoir, l'avenir, la passion, l'économie, la politique, le travail et la fatalité... tandis que lui, ce marionnettiste, il se garde intact, ferme, selon son impassibilité qui s'articule de soumission absolue. Pas d'excédent! Ici tout doit circuler, tel un faiseur de tours.

Qui de nous deux sera le pantin? Il y a de grandes chances que ce soit moi et que je me force à lui obéir. Persuadez-moi je vous prie, qu'il peut en être autrement avec cette autorité feutrée des hommes, par laquelle ils garnissent la société de mérites et de récompenses qui ne cesse de tirer sur la ficelle. Je dois mener mon fiacre à destination dans la fiancée de ce que je suis.

Tout du moins, d'apprendre à le connaître et à lui obéir intelligemment, avec toute la clarté dont je suis capable, qui consistera à développer des initiatives afin de m'épargner des cruautés décorées du nom de justice sociale. Quelle grosse affaire que de se mesurer avec ce maître en fantasmagorie, à cette vision fantastique, à ses accommodements. A la fois un modèle d'esclavagisme et de liberté, même si on réalise ses propres plans, et que ce soit à nos propres risques. Malepeste! Je dois me faire une réflexion de mon propre cru.

Mais mon destin spirituel, mes graines récoltées, mon univers tissé de sentiments et de pensées! Fi donc! Je ne lui laisserai pas cette opportunité de l'engranger. C'est la frontière entre lui et ma conscience qui tranchera! Non, il est préférable que ce soit moi. Le loto perfide n'y changera rien, lui, il rend égalitaire la dépendance, les cerveaux bien lavés, propres au rythme des semaines, avec passion et condamnation morale.

Boule de cristal, quel numéro dois-je jouer pour que la plus grande liberté s'installe dans mon individualité?

Soit! Cocher le 3, le 6, le 66, le 12, le 42, le 36, pour avoir des fantasmes tout en dansant la farandole.

Par tous les farfelus de Hongkong! Peu s'en fallut, les boules sont truquées ou elles sont malitornes! Vingt ans que je cherche en farfouillant de partout, que je rêve de farniente.

En conclusion de quoi il ne faut pas désespérer! Il vous reste encore toute votre vieillesse pour entretenir la cagnotte et souhaiter que tombent les chiffres qui couvrent le ciel et brouillent les étoiles.

Fichtre de moi! En aucune façon je rejoindrai une fanfaronnade de malheureux qui nourrissent l'imaginaire de leur fiction. Je regarderai fleurir les joues de mes enfants, au soleil et à la pluie, sans sou ni maille, plutôt que de voir ma santé fléchir, que de commencer à me décatir avec des boules fantasmiques et fantomales.

Ah l'argent! Quelle farfouilleuse malice, quelle force, quel sens du défi jusqu'à ce qui l'anime en nous s'éclaire au bout de la conscience, et quel boulot! Le dicton populaire

nous raconte qu'il ne fait pas le bonheur, Ouf! Heureusement! Que la terre serait triste sinon! Il y en aurait des malheureux ici-bas, entraînés par une force fatale qui révèle les arrêts du destin; un nombre toujours croissant de personnes de tout âge qui s'enfermeraient farouchement et de pis en pis, les hommes mèneraient une vie fastidieuse, plongés dans des fatras.

Persuadez-moi, je vous prie, de comprendre pourquoi cela est comme tel! Par quelle subtile logique, je me le demande.

Pauvre de moi! L'homme aurait-il perdu le secret de sa riche et gigantesque vitalité face à l'écrasant fatum, sûr de nous prendre en faute? Le contraire est aussi vrai que son inverse: des brèches qui s'ouvrent dans la raison, surmontées de fatalisme, de remous, de variations de points de vue. Les failles de l'argent qui divisent et soustraient le genre humain dans des propulsions de labyrinthe intangible, voilà ce que je retiendrai pour cet instant.

Je ne fais que ahaner et seule ma conscience m'arrachera de mes illusions. Mais tous ces billets fauves me rassurent. Je me glisse dans les liasses qui s'ouvrent et qui se referment, un grand brasier de choix qui happe mes rêves sur la trace des artifices du contexte social.

Infiniment troublé! Juste du grand air dans la récitation de mes besoins, du grand air avec lequel je vais essayer de me construire sous les traits de mon esprit qui n'est pas monnayable. Ici commence ma quête, avec des

impressions fortes qui suscitent des peurs plus ou moins nettes. En aurais-je assez pour faire ce que je dois faire?

Passent mes ombres... Je ne serai jamais un serf soumis à son maître ni le complice de mes passions, l'âme faible, plaintive et tremblante. Jours de travail qui me prenez ma jeunesse et me montrez mon chemin, laissez-moi m'éveiller aux sons de vos accords, pour essayer d'être heureux.

L'égalité a besoin de victimes dans son vieux cabinet d'étude, avec tout son savoir déloyal de consonnes sèches et de voyelles humides; capitaine de société individualiste, au devenir de machine, tel un collier de la bête et du génie.

Le doux nom de l'égalité au visage étranger, le spectre des heures et des occasions qui rentre chacun de nous dans son tombeau. Une falaise, un vide où je m'agrippe à sa paroi abrupte, perché sur un à-pic de sensations. Dessous, ma mer océane, mon destin qui flotte à l'aurore naissante, au détour d'une marée.

Apaise-toi mon âme, je t'en conjure! Je saute, ne fut-ce que pour rejoindre ma vague. Elle devine que je veux l'aborder, elle m'attend même, installée sur des lames d'écume.

Je suis seul. Point d'argent, nulle théorie de la connaissance, nulle croyance perfide et audacieuse, aucun équipage d'identification et de flagornerie qui emplisse les pensées dans des coffres sous le ballet des cycles lunaires.

Seul. Je ne peux plus douter de mes larmes, je me suis entendu pleurer de mon appartenance à l'univers. Seul. Je saute au ras de l'eau, sans aucun soupçon d'infidélité, sans

intermédiaire, d'un soupir humain. Le jour me parut enfin, sans les illusions de mes nuits. Les billets flottent sur le sel et se disposent en chœur, se réclamant de l'intérêt commun comme atteint par la nécessité. Cependant je reste libre, palpitant sur le flanc de ma vague, égal à mon évolution dans l'intégrité de mon salut avec, comme seul compagnon de fortune, les caractères initiaux de l'alphabet.

L'argent rusé m'a fait frémir sur des rivages gantés entre mes peurs et la mer, tel un feuilleton de ma vraisemblance où se ruait mon anarchie à l'uniforme social. Il a fait valser mon cœur de battements d'injustice, avec son odieuse attitude de mystère. Un seul problème de mathématique, moi-même. Seul pour le résoudre au beau milieu de mes semblables, certes des gens, mais un fiable repère.

Artifice, roman, langage régnant de l'éblouissement monétaire où se place la jungle humaine, aussitôt au premier plan dans une situation à part, assuré d'être idolâtré.

Roi bouffon au grand fracas, combien il est dangereux de vouloir porter ta couronne, pour accéder aux merveilles qui s'agissent de désirs à n'importe quel prix et qui ne se gonfle d'autre chose sinon de rêves.

O terre, à l'œuvre sur maints paysages! Reçois-moi, accueille ma liberté qui se situe dans mon être, mon regard au bord d'une source, mon corps nu prêt à s'y baigner avec une naïade sans autre motif qu'une joie sensée. Tout en moi s'exalte de voir tes rivières et tes fleuves avec un seul souhait:

y installer ma liberté, mon souffle à tes côtés, mon inspiration au ciel. J'appartiens à cette catégorie d'hommes qui souffre de la ville, des factures et des paillettes et qui préfère le secret des germinations des plantes. Et, tourné vers la graine, je m'épate de lumière qui parle un langage inconnu, du baiser fort des bourgeons qui entreprennent leurs passages.

Argent, serais-tu un Dieu qui se rit du ciel, qui le poing fermé frappe, bat, renverse dans les profondeurs humaines? L'homme à tes flancs marche, se traîne, s'assoit, s'étouffe, mêlé aux affaires de la nécessité sans fin. Tu es la vision des nombres dans le suaire de la vie sociale, qui tonne la foudre; un alchimiste au deuil perpétuel, un tambour qui bat la cadence des destins.

Quelle fanfare criarde, au cynisme vorace, un sinistre miroir qui défigure les âmes humaines qui veulent s'évader de leur cage, le vampire des rêves abandonnés, un phare infernal qui sans cesse illumine l'inégalité, à coup de morale dans la poudre! Un Dieu effrayant de la Terre où chaque homme te rencontre en tête-à-tête, pour accorder ses vibrantes douleurs dans les plis sinueux de sa biographie, des concupiscences qui tournent à l'enchantement, des pensées qui portent le châtiment.

Allons! Allons! Avec tes airs habilement maniérés, je flaire ton mythe étrange et fatal, tes caresses de serpent qui se glisse dans mes sentiments éveillés au fond de ma solitude. Je perçois ton ombre qui passe, qui change

toujours de place, qui me suit à la trace, établi sur mes talons dans le tourbillon de mes besoins. Tu charmes mes envies, berces mon désespoir sur l'immense gouffre du devenir. J'apprends à te connaître au fur et à mesure que je me devine.

Sous un plafond de destinées, tu détermines le sort des choses, l'immense majesté des douleurs de ce monde, maître dans le bric-à-brac de la conscience humaine.



ABRACADABRA LES APPRENTIS SORCIERS

U

n, deux, trois, soleil! Je me retourne et que vois-je, la main en visière sur les yeux? Je tâte du regard, oui, ce sont bien eux, aucun doute. Avec de telles figures de fesses et de têtes de mandrills, il ne peut en être autrement. Mais, par tous les scalpels! Quand iront-ils donc se faire ravalier la façade, tous ces faciès vultueux? Misère. Ce sont bien les férus de l'irréel qui s'apprêtent à feuilletonner l'histoire du bon Dieu sous les flammes de tant de cucuteries! Même les hommes politiques déhontés, fielleux, sont là, comme si leur faisandage ne leur suffisait pas. Frère balai, accours, j'ai du travail à vie pour toi! Les claquemurés sont sortis semblables à des pétroliers qui dégazent en mer, ils marchent sur des terres qui me sont inconnues, mais j'entends sous leurs pas clapoter de la vase. Boufre! Ça va patauger dans la bouillabaisse! Ça va faire du bousin,

tous leurs discours déboisés! Ça joue à lève-cul et lève-haut, à souhait, oui, chers lecteurs, une totale louferie.

Des princes de la caboche installés dans leur science, sous une enseigne rouillée de la gloriolle, coriaces comme le cuir de l'orgueil, ils papotent au rythme fixe de leurs pensées et somnolent sur leur traité de la connaissance, leur conscience sur les oreillers, le regard sur leur puits poisseux.

Et à quelle altitude s'élève leur savoir?

Au ras des crocus, au-dessous des lieux où les insectes butinent, des lieux qui conduisent ces marchands d'ails et d'oignons vers des dieux hors d'usage.

En d'autres termes, ils se prennent pour le toit du monde dont la charpente est menaçante, les tuiles poreuses. Puisque tout passe, ces loriquets braillent des remèdes à la spiritualité en adoptant des courbes de conduites articulées de spéculations intellectuelles. Ah, je les entends rire et chuchoter entre eux, auraient-ils remarqué ma présence? Non, soit, je continue de contempler à loisir cette caricature de l'apprenti sorcier.

Par tous les nabots du monde! Peau de balle et balai de crin! Qu'ils sont nombreux, ces habitués de l'invisible aux pensées confites, à la couleur d'un émail de Limoges. Véritables hiboux du monde spirituel, le troupeau a trouvé où paître. De quoi pousser une beuglante, à observer ces marques de la malveillance, à entendre le feulement de ces âmes félonnes, leurs propos malsonnants.

Guides des brumes et des ombres folles, on les retrouve à toutes les époques, ces égouts qui dégorgeant de l'eau sale, sans relâche en orbite autour de leur lumière de baptême, appuyés sur l'ignorance d'autrui tout au long de l'aune.

Que de fois j'en ai croisé de ces contes en l'air au sommeil barbiturique, de ces assurés menteurs qui assimilent la fiction à la réalité, ivres des entr'actes en buvant les cieus où ils arrondissent aussi leurs berdouilles à grands coups d'assiettes au beurre. Le clou du spectacle! Sans dételer, ils proclament des vérités opaques qui se répandent comme l'azur dans le ciel, des gras à lard louvoyants sur un vent de dédain.

Mais par tous les Papes, tous ces appelés à l'apostolat par des voix miraculeuses sont semblables à des cochelets qui coqueriquent dans une basse-cour spirituelle, gardiens d'enseignements qui sont autant de nuages errants dans le ciel...

Un, deux, trois, Pluton! Je me retourne et que vois-je? P'tain! Quel baroufle! Il y a du beau linge, des derches à lat-ter. Que d'esprits ankylosés, à force d'avoir lesté leur carafon de connaissances inutiles, ils s'attisent les uns les autres, prêts à asserter la perfection de leurs enseignements, à exploiter la crédulité humaine. Ah ouiche! Je reconnais les aprioristes, les pacotilleurs de l'au-delà, pailletés d'oripeaux. Il y a aussi les ovnistes, les pro-rien anti-tout, puis les balbutieus sur la balance des forces qui vont bailler une baragne de mensonges.

Présents aussi, les bordilles aux propos acéteux, aux opinions cléricales, tous vêtus de noir, au col de clergyman, et leurs bastilles funèbres, les badigeonnés d'épaisses couches du passé et de badinages futurs qui s'accusent de leurs péchés, suivis des baragouineurs de spiritualité, bibliolâtres, azimutés.

Ciel! Que de bêtasseries, de chiures de mouches, de vices du bric-à-brac, de blancs-becs arrogants. Terre! Ils s'accoinent avec l'irréalité, prêchent l'inaccessibilité de pensées chevillées à des écrits, puis s'acliquent avec l'absolu qui les acoquine à des passions acquérantes!

Bédieu! Que des bêtes d'aversion; à blêmir de rage! Ces paltoquets se croient tout permis avec leur collier de l'Ordre du Saint-Esprit.

Une foule grouillante dans un cul-de-sac que je contemple aux feux de leurs émanations qui les colorent. Parole de poète, il y a de tout à l'enseigne clinquante des réincarnés: les souvenirs massifs de pseudo rois, pharaons dont l'orgueil est aussi haut que l'Himalaya, jusqu'aux médiums à la carte qui ouïssent les paroles des morts. Toute la bergerie est là, au grand complet, les berneurs et les bernés. Ils semblent sortir d'une cellule de basse-fosse, ces ostrogoths barricadés dans des savoirs qu'ils barbèlent. Un véritable troupeau de bœnioui-oui de l'occultisme, ambitieux de s'ajouter à l'illustration du genre humain, des élus aux exploits de visions prophétiques. Oui, une ribambelle de clairvoyants au saint éclat, à la grandeur des initiés, toute audace confondue. Il ne manquait

plus que la boule de cristal pour un véritable numéro de cirque. Hélas! Il n’y a pas de remèdes pour ceux qui se prennent pour un évangile, non... pas de remède.

Ah! Le grand jeu de la connaissance, le culte de celui qui sait, qui a des droits et des avantages qu’il s’arroge sur la scène des pantins et des sots qui veulent à tout prix savoir.

Et savoir quoi, je vous le demande! Pourquoi la neige n’a pas de racine? Allons donc!

O grand rien! Ce que l’homme peut-être godiche lorsqu’il se croit intelligent: il en oublie même que la neige fond à ses pieds, et que trouve-t-il, si ce n’est l’empreinte de lui-même?

Par toutes les fanfares spirituelles! Qu’ils sont nombreux, ces hommes qui soufflent sur eux-mêmes des vents inconnus pour s’envoler et dominer les nuées, tout pleins de vérités collées à leur plumage, des connaissances étranglées à leurs pattes. Tout cela est bien trop lourd pour espérer un quelconque envol. Quel grand théâtre d’humains qui apprennent à penser des pensées qui s’évaporent dans l’inutile, éduqués à répéter les livres qu’ils épluchent en faisant semblant de s’intéresser au chant de leur douleur. Tous unis à une paille de balle d’avoine, par un seul doigt de la main, une simple allumette et pffut! Tout ce qui est avant et après la page douze disparaît, seule la douze reste intacte comme par enchantement.

On y retrouve les cercles de ceci, les cercles de cela, les mouvements de qui-qui, les adeptes de cacaca, que je surnomme le cercle des endormis, criblés de piqûres

intellectuelles, actifs dans les réseaux de galeries et des grottes de l'âme humaine...

Réfugiés sur des piédestaux en plastique pour prôner tout un savoir de plomb, ils étaient persuadés de voir au-delà des étoiles dans la divine symphonie. Ils en savaient plus sur Dieu que sur eux-mêmes, ce qui leur permettait de se faire verbe afin de vendre du futur aux splendeurs invisibles, à la masse d'amateurs, sous l'effet de la séduction. Vendre des applications de sagesse, caqueter des secrets affolants, des recettes d'enseignements de cap en cap, de pôle en pôle, à son de cloches. Tout parle et reparle d'infini et mentir avec innocence devient une habitude invétérée.

La valse des renégats aux pas inventés, danse à la cadence du superflu, les pensées émaillées de fiction, sur un mode pieux et grave. Oui, toutes ces aragnes malignes filent et tissent des connaissances sous la tutelle de dieux confiseurs dans un ciel qui se décolore.

Un, deux, trois, maintenant! Je me retourne et que vois-je?

La foule grouillante s'agite comme un papillon de nuit. Il y a vraiment de tout à toutes les mangeoires, à tous les râteliers, aussi je distingue de nouvelles confréries de flagorneurs du pouvoir, des communautés clandestines, des gens d'église jusqu'à la Théomacaroni. Ils sont tous là, la grande pétaudière spirituelle est au complet, ce doit être le grand rassemblement, le grand tournoi des philosophes au-dessus de toutes défaillances. Ciel, ça va penser dans les hautes sphères! Les triangles et les cercles

vont se déplier, rêver des empreintes du cosmos, les compas et les règles sont à l'affût d'une chasse effrénée, prêts à dessiner des tracés, à découvrir une brèche.

Ils sont tous là, les bellâtres, les bellures, les becs enfarinés, les ciboullards à claques, les benniers à merde, avec leur foi, leurs preuves irréfutables, leurs croyances momifiées. Il en vient de partout, à croire qu'ils sortent des pages d'un roman intitulé «L'éveil des pousses». Mais quel toupet!

Les irrémédiables filets vont être jetés pour pêcher le stérile amour de leur néant, loué, écaillé, dispersé parmi les certitudes et les hasards. C'est une de ces journées blafardes envahie de mouches, de moustiques, au vrai royaume des marais, aux merveilleuses révélations de cabèches pleines, où le ciel lui-même ne peut rien contredire. L'arche des intellectuels et la forteresse du blablabla vont s'ouvrir, enrichies par des millénaires de répétitions, de nostalgies, de théologies velues, barbares, tressées de mots grondants, puissamment liés à la spéculation terrestre. Les louanges mijoteront dans une seule marmite de canaille, les prophéties trémousseront jusque dans leur hypocrisie, les boules de cristal brilleront de galéjades. Les intégristes qui ont trouvé la lumière et la clé s'autoproclameront empereurs des crapauds et tous ces sots se prendront pour des thaumaturges. Hélas!

Saperlotte! Serait-ce le saint carnaval toute l'année? Que ça foisonne la matoiserie, le sentiment d'insolite, dans ce fantasie, miraculeusement conservé dans le quotidien des siècles. Le grand bazar de la spiritualité immobile, où niche la

soif du pouvoir, murmure la mesquinerie, l'égoïsme, la flagornerie. Là où s'attarde le fanatisme, et tous se vautrent dans leurs jouissances avec arrogance. La blanche lune des «moi» liée à l'ignorance terrestre prolonge son éclat, à la hauteur de toutes les supercheries et les médiocrités, avec rudesse. Les apprentis sorciers aux lubies durables sont domestiques et à égale distance de leur étrange immobilité de penser. Bien que cela porte le nom de spiritualité ou les trophées de l'imaginaire, ils louchent déjà du côté où ils pensent. Comme des mouches, ils bourdonnent dans les courants d'air, dans le sens de la démangeaison. Oui, il y a beaucoup de menteries chez ces gens-là, ces façonneurs de pensées unilatérales qui ne peuvent plus se libérer des concepts qui les obsèdent. Tiens, que vois-je?

Un, deux, trois, soleil, je quitte ce cul-de-sac, ce paysage fossilisé de somnolence mentale où m'est apparu ce vaisseau de pourceaux exaltés, et que vois-je? Un baril de poudre avec une longue mèche, p'tain! Serait-ce les insondables décrets de la providence? P'tain! Ça me démange...

Abracadabra...

Et boumbadaboum, ban, baoum, chtac! O grand rein! Il n'y a plus rien, les porteurs de fer et de flammes ont disparu, fft, pcht, pff, pft... si, il reste moi-même et de la fumée blanche qui s'élève au ciel; mes pieds qui vont et qui viennent conduisent ma marche conforme à mon goût. Je sens mes pas adhérer à la terre, du talon à l'orteil, à tel point que le subtil secret de mes pieds s'ajuste à la venue de ma

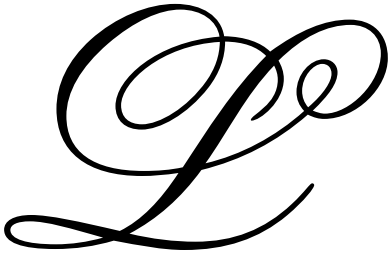
conscience, à l'instrument de mes yeux habitués à voir la marche qui s'ouvre, élémentaire, sans interroger aucun mystère, juste le vivre à part entière.

Mes enjambées sont à la mesure de mes progrès et non d'apparition, alors je marche le plus simplement du monde en accord avec le maintenant, les quatre saisons. Et lorsque je tombe dans ce suspens de la vie, je me relève dans le chaos de mes étoiles, la terre toujours au bout de mes pieds, l'instant, la ligne sûre de ma destinée. Cramponné à mon gouvernail de commandement, j'ai essuyé les tempêtes, les rafales et les tourmentes, suivant le rythme et mes états de conscience qui bercent mon infinité sur le fini de la terre. Présent au présent, en tête-à-tête avec les yeux de l'évidence, personne pour me tromper, sinon moi-même dans mon campement dérisoire. En devenir avec mon chemin poignant du monde, en route vers ma date mystérieuse, pourtant si naturelle...

Point d'apprentie sorcellerie, d'orchestre d'occultisme, d'inventeurs d'Atlantide, de clique ésotérique sous les tambours et les clairons des dogmes et des croyances. Juste un peu de poésie, d'eau et de miel, un brin d'amour, une tige d'humour avec l'instant qui passe. Quant au merveilleux et au décor il n'y a qu'à ouvrir son cœur...



LE GRAND DÉPART



orsque je pense à cette dame blanche et à son lever de rideau, aussitôt je m'enflamme de sentiments que mes pensées tricotent et raccommodent.

Partout présente sur la semelle du quotidien, spirituelle, mobile, indomptable, antipathique, sans témoin, proche et lointaine par le cadre, elle passe à travers les siècles, solitaire, accoudée à l'inconnu dont son insolite mystère s'honore. D'une assurance tenace, la Dame blanche emporte nos prénoms murmurés tout au long d'une vie, pour donner le change à l'éternité. Sans imposture, comprise en un sens restreint, sans reflet, Madame, d'un ordre des choses qui lui doit son existence, a fondé sa démarche parfaitement cohérente sur l'égalité de nos devenir. Elle s'apparente à une retombée dans la confusion du chaos, du silence, et nous reste parfaitement étrangère, une promesse fictive.

Sous aucun prétexte le genre humain ne peut s'abstraire de son expérience objective la plus inattendue, à la fois exaltante et effrayante.

Fieffée maligne, je me permets de te tutoyer mam'selle cousue de fil blanc, puisque tu es liée à chaque instant de ma présence au monde, toi, ma sacrale rupture qui exiges de moi mon retour à l'enfance, toi qui envisages l'atome individuel de mon grand voyage, toi, mon fil à la patte.

Vois-tu, plus d'une fois j'ai eu le trouillomètre à zéro en imaginant ta soudaine apparition, à la galope, je me figurais tant de choses autrement qu'elles ne sont. Que mon évolution est si courte pour porter un nom éphémère, et face à toi je jette par-dessus bord tous mes concepts périmés, mes croyances préfabriquées, je ne m'appelle plus. Ainsi donc, je me retrouve seul avec ma nature humaine justifiée par la présence de ta sœur jumelle...

Seul avec mes sentiments qui m'éprouvent, mes pensées qui m'animent, le tâtonnement de ma volonté, l'effort humain. Il ne faut rien moins que moi-même pour me placer au centre de cette évidence, spontanée et légitime, cette irrésistible excarnation pirouettant dans l'invisible, ma finitude terrestre, le fatal détroit à tout coup.

Restituer cette frêle liberté que la vie m'a donnée, le flamboiement de mes passions, quelle idée! Quelle imagination pour s'accorder au temps qui passe et qui ne rend visible plus que lui, une pensée, un état, un être.

Tête-à-tête au fond de la coulisse, à quand ma nouvelle entrée sur scène? J'ai soif de vie pour bâtir ma conscience dans les féeriques palais de l'existence. J'ai besoin du grand ciel pour vivre, pour y voir briller encore mon étoile, l'âme pleine de miel, l'esprit au rucher. Verrai-je l'atelier du grand potier? Seul, avec ma fantasque argile, ma nudité en partance vers un nouveau berceau. Aurai-je le temps de mener mes projets à bonne fin? Le temps est compté et tout aussi précieux que l'or.

Ah, Madame le fin du fin! Ma joyeuse flamberie, l'esprit humain n'a jamais su ton véritable nom, suivant le rythme de tes vagues, nul d'entre eux ne m'a parlé de toi sur le rivage fini des mers. Ils sont partis, semblables aux couleurs de l'arc-en-ciel, laissant derrière eux le souvenir de leurs aquarelles à la grande clarté des lampes d'espace et de lumière.

Les uns joyeux de partir comme une rêverie qui paraît s'étendre au-dessus de nos têtes, d'autres les cœurs pleins de fla-flas, complètement flagada, tressautant flasquement, et encore...

Ah Madame l'absconse! Pour égayer la routine, tu es de première. Dans ma culture occidentale, tu engendres des pleurs victimes et amers, une triste opacité, du chagrin qui secoue un sinistre miroir, des sanglots qui retentissent. Des croyances sans borne débitent toute espièglerie à ton sujet; de la foi surgissent des légendes qui réconfortent par des espoirs en liesse, des théories brumeuses qui se promènent

dans les cervelles jusqu'à la tombe. Par toutes les farandoles! Tu en fais tourner la tête et les pieds à plus d'un. A l'école, aucun professeur ne m'a jamais parlé une seule fois de toi et à la maison, ce n'était guère mieux. Serait-ce que les hommes ont tant peur de ta présence?

Tu fais entrer tout le monde dans ta demeure, et je ne vois personne en ressortir; pourtant n'avons-nous pas dans l'esprit les souvenirs de la vie qui ne s'oublent jamais? Un lieu si commun où viennent s'échouer toutes les épopées humaines. Or, rien sur le rivage, que du sable d'argent brassé par des marées qui renversent, du sable lavé de sel qui s'ignore et se lance nu dans la mer, au-delà des barrières de rochers.

Subtil secret de Madame, qui se garde bien de ne pas le dévoiler sur le seuil où elle règne en maîtresse absolue. Didiou! Que ça donne du piquant à la vie, cette échappée silencieuse, qui nous interroge jusque dans la profondeur de notre propre mystère...

Plus je pense à toi, vaisseau qui nous prends au large, plus je vis les mille interstices du maintenant, que rien ne me permet de retenir. Ta discrétion allégorique m'a longtemps chatouillé les neurones dans son ministère clôturé. Quant au but de ta promenade dans la divine symphonie, j'en ferme à l'avance les paupières dénuées de toute spéculation intellectuelle. Madame serait venue sur terre avec sa sœur jumelle, sur le dos d'une comète, animée par les roulements éternels de l'amour et la loi des contrastes. C'est à ce genre de folies

que mère imagination se serait retranchée! A la fois présente et absente. Et qui est le père? Cet inconnu qui spiritualise la matière à chaque instant et qui embarrasse tant la vie des hommes.

Quelle famille secrète à toutes les forces extrêmes, ces musiciens du silence, besognant dans un atelier mystérieux de la limpidité, couverte d'un voile magique qui allie art et bonds sublimes. Au même moment, je me sens tout petit; mais combien tu me portes haut, Madame, parmi mes essais de ta fréquentation et mes abîmes! Quand à mon tour je serai égal à ton décor, qui exclut le dehors de toute chose, raréfié, avec seuls compagnons mes habits de voyage, je vivrai la sincérité de mon retirement, du dedans.

Ah! L'évidence se précise davantage, à chaque jour exalté de présent qui se sépare de ma vitalité, dont la prévision est comptée au gré du temps. Malgré tout, je prends encore plaisir à débiter des gauloiseries, me permettre des gaietés, et déguster ces fameuses flemmes provençales, à fleur d'âme.

Déjà attendu glamment à ta réception comme un invité notoire, je me prépare à l'heure d'abandon afin de saluer ta renommée tacite et déconcertante.

Telle est ma condition. Aussi aurais-je très bien pu ne pas exister; je ne m'appellerais pas, réduit à un rien, à un vide de l'adoration du cosmos. Mais non, je suis là, au milieu d'un grand feuilleton suspendu à l'éternité, pour attester de

ma présence où jaillissent mes intentions, ma mobilité et mon combat. Je ne suis pas une créature de gala, juste une poussière vivante poétisée, une couleur fluide, unique et à part, versée, ajoutée à la féerie; et je ne m'en plains pas, malgré mes fièvres, mes brumes et ma joie.

Elle, qui a toujours su taire mes calculs aberrants si bien adaptés à la vie ici-bas. Elle, mon Orient de pierres, mon paradis des profondeurs, mon hymne à la vie, l'éloge de ma folie incarnée, ma propre école de mystère. C'est avec elle que j'ai tout appris, par la science du cœur, la tête couronnée de rigueur et d'esprit, sans cesse à concilier les contraires, dans l'esprit et les manières, afin d'éviter l'injustice de la justice, les justifications totalitaires.

Une joie que le soleil caresse, une étoile enchantresse installée dans le joyau de mes yeux, considérant ce qui l'étonne et ce dont elle rit comme une baguette magique qui pratique la dérision. Magnifique, total, l'humour apparaît aussitôt étincelant, pour battre le fer épais et chaud de la vie des hommes et pour se rire de sa condition de sa discontinuité, de ses contrastes et de ses chocs.

Ah, Madame l'ignorée! Si en dépit de tes méandres et de ton génie splendide de l'éternité, tu pouvais retarder mon arrivée aveugle et muette dont la clarté s'altère, afin que je goûte encore un peu aux rayons du jour, aux odeurs de la terre, aux plis sinueux des constellations!

Juste le temps d’empaqueter mes souvenirs d’horizon, ma cathédrale d’images, mon agitation solennelle avant le frisson final. Si ce n’est pas trop te demander, dans ce midi du monde que j’ai eu pour langage, cette île humaine qui m’a enfanté et qui atteste de mes pas; ce pays où je me suis senti exister au pur délice des rencontres et des chemins. Peut-être que je te demande plus que tu ne peux, sous tes jupons troués de lumière!

Q’importe, puisque tu m’emmèneras jusqu’à l’embrasement du ciel! Me prêteras-tu tes ailes pour louvoyer dans l’illimité, pour allumer le flambeau de l’hymen? Pourrai-je aussi appuyer sur les pédales de tes grandes orgues?

Toi qui de près, tendrement, me surveilles à mon insu, toi le contenu nouveau de mon devenir; toi qui es à la fois au centre de l’univers et à sa périphérie, toi la Dame sans entrailles qui survoles la terre.

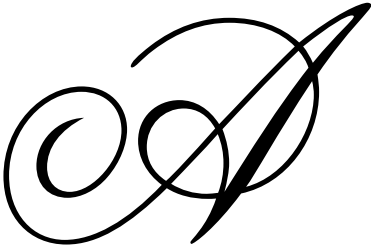
A chaque instant tu prends une vie, laissant après ton passage un désordre superficiel de détails, donnant du fil à retordre à ceux qui restent. Alors qu’au même moment ta sœur jumelle en offre plusieurs, en contrepartie, avec toute une suite d’instant de bonheur. Quel libre échange charmant pour le nomade que je suis. Sans doute que pour être humain, il faut prendre un sens exactement contraire au sens courant.

Enfin! Ta présence justifie la mienne, Madame la mort. Assurance vie en quelque sorte, qui me rendra à l’espace, à cet étrange jeu d’équilibriste. A bientôt de te rencontrer,

tel un homme satisfait qui s'endort; désormais, c'est toi seule qui portes l'initiative de mon sort, ma distance à l'égard du monde. D'ici là, inspiré par une liberté humaine, de fil en aiguille je déguste le présent sous toutes ses coutures, complice de la terre et du ciel, je m'émerveille du soleil qui se lève...



A FLEUR DE MÉMOIRE



lors que tout allait à merveille, arrêt buffet en Occident gardienné, la face cachée de la vie économique sur terre, c'est là, sur un wagonnet de l'humanité en marche que je pris le train. Le cœur plein de jeu-

nesse, l'âge héroïque, la sensibilité à fleur de peau. Un Occident plein de grâces et de caprices qui regarde le soleil levant sans s'en inquiéter, avec une désolante innocence, un ineffable accord entre l'être et la matière.

D'emblée, ma raison s'épouvanta à le voir en ébullition d'exigences, pantelant de terreur. Bouleversé par sa soudaine apparition, j'étais incapable de m'accoutumer à la vie des adultes qui passaient et gaminaient comme un troupeau de biques, les regards fixés sur le goudron. De petit galipetteur jusqu'à jeune galapiat, avec peu d'espace autour de moi, j'apprenais à me maîtriser. Je tentais de suivre de plus doux sentiers que l'albâtre gangrené, narcotique, qui ne m'attirait que

des galoupes. Très vite, j'appelai le travail narquoisement, en me retournant, avec cette tendance à me pencher du côté de l'Orient et du tropique du Capricorne.

Laissez-moi rêver, tel était mon mot d'ordre. Un échantillon de liberté dans une gaine sociale serrée trop fort. De front, révolté, je me confrontais au modèle individualiste à travers le chaos de tristes indigences, ses pantalonnières, toutes ses vérités provisoires, les affectations de la gandinerie, ses loisirs de touristes à l'allure d'un western. Qui trompe-t-on ici?

Mon problème ultime était celui-ci: il faut travailler pour gagner sa vie en acceptant de ne pas combattre l'entropie de notre société, en attendant que la foudre économique empestée me tombe sur la tête. Par toutes les artères de mes aïeux! Je ne suis pas une survivance du passé, une statue qui contemple les cieux et qui s'aperçoit par hasard qu'elle est incapable de voir quoi que ce soit!

Le travail avait un message pour moi: je suis le pivot, l'élan qui te pousse, l'étoile qui se lève, la clé de ton unique aventure pour ton accomplissement.

Purée de piments! Comment allais-je m'en sortir?

Dix années pour comprendre le sens de ces mots et le reste de ma vie pour en habiter la signification. Il y avait de quoi se tenir en alerte et sur ses gardes!

Ô misère! Un court séjour à l'école de la fatalité, pour le choc qui mêle l'expérience à la mémoire. L'usine, elle, m'entraînait dans des lieux méconnus qui font rêver à des oasis lointaines, pour ne pas être changé en bête humaine.

Que de travail inégal à l'appétit, au sourire hideux, sous des plaintes oppressées qui sapent le moral de l'homme comme s'il était un étrange objet de supplice.

L'ange noir du quotidien était là, taillé sur mesure dans l'arbre du profit; il ouvrait mes entrailles avec lesquelles je tournoyais dans l'abîme du rendement. Huit heures qui suivent le rythme des lames et qui effacent lentement la marque humaine. Et les conditionnés, tels des matelots brisés sous les tempêtes, sans savoir pourquoi, disent toujours: à demain!

Que me restait-il après mes premiers cinq jours? Des billets inodores sur des débris de Rome, du papier qui nivelait les besoins de ma semaine, auxquels j'allais fortement m'attacher telle une ficelle qui s'enroule à la toupie...

Adolescent, le vent passe et s'agite. Je le suis, comme une petite initiation forcée, mes heures passées à la chaîne réveillent ma conscience, les doux Jésus et tous les saints tralalas ne pourront rien pour moi. La réalité moirait mon âme de passements d'éveil, l'évidence le confirmait à tout moment.

Lundi déjà arrive, fissa, le guide de mes peurs me conduit jusqu'à un vendredi de révélation. Je vois le soleil en fin de semaine et vis comme la lune le reste du temps, borné dans une seule intelligence, à travers des gestes mécaniques qui effleurent la robotisation et blasphèment la main libre de l'artisan. Un choc qui m'aida dans mon attitude de refus et d'hostilité, pour très longtemps.

Mon combat sera de m'élever dans le monde, de ma classe sociale de misérable; cette prison sera aussi ma première grande évasion. Oui, c'est bien cela, surmonter l'existence du terrible dans l'ordre social, cette image de notre humanité qui m'apparaît comme une prostituée suspendue à la barbe des siècles. Les classes sociales sont la matérialisation de pensées anciennes périmées, désuètes, surannées, qui empêchent de faire face à la fatalité.

Le somnifère préféré du cercle des endormis. Ma seule caste est cette contrée prénatale, là-haut, au plus pur du ciel: mes parents, le monde des formes et des couleurs, ma famille, le prochain, mon projet de vie, ma mission, si modeste soit-elle, ma seule autorité spirituelle. Mon seul devoir moral, ne jamais l'oublier, je suis seul à porter la couronne de mes abîmes, dans ce méga-organisme social qui tenterait à chaque instant de me faire croire tout le contraire.

Loin de moi le totalitarisme organisé, tous ces dieux qui indiquent toujours une réelle soumission, qui entrent et sortent à leur guise dans les insondables décrets de la providence. Ainsi donc commence mon premier combat: oublier tout ce qu'on m'a forcé à apprendre et à croire, et foutre en l'air toutes les cellules biologiques de ma condition sociale. Il n'y a pas trop de toute une vie pour se soigner de la maladie de civilisation.

Après l'usine, ma sortie de la grande termitière, aux contours de la réalité, des hommes vêtus de rideaux bleu marine repassés, m'ont envoyé une convocation officielle,

m'invitant à passer douze mois pour apprendre le métier de la guerre, afin de me retourner comme un gant. Garces de lois! Je n'eus garde de rejoindre ces façonneurs de pensées unilatérales, toute cette fadasserie qui me portait au dégoût.

Mon second grand frisson, pris sur le vif, les justifiés par la loi, le coup de sifflet sous la brume, me convier à un cloaque d'âmes en navrance, dans une ville où est casernée une garnison de soldats garrottés de conventions, moulés dans un gaufrier, hameçonnés comme des poissons. Encore une peur qui hérissa mon épiderme.

Décidément, c'est une habitude invétérée d'être pris pour un nave ici-bas. Allons donc! Serais-je assez aliéné pour troquer mon jean, mon état de nature, mes cheveux longs, pour un crâne rasé et un dégoûtant uniforme nationaliste? M'enfermer jusqu'à la garde? Ce en pleine période de mes premières amours, et de mon grand besoin de courir l'infini, de fêter les muses de ma jeunesse? Juste à ce moment précis où je commençais à gaudir et gaudrioler? Par sésame! Je rêve, c'est une plaisanterie de corps de garde ou bien?

Je rencontre une bête sociale et c'est moi-même que je dois dompter; je vis au sein d'une société qui altère et c'est moi que je dois construire. Au moins, que cela me serve à quelque chose de vieillir aux côtés des lois de la nature.

Ah! Le service militaire, les appelés en Algérie et en Indochine ne leur ont pas suffi. C'est au tour de notre génération de porter un habit sur mesure ignoble de l'Etat, ce fantôme solitaire, ce mensonge qui défigure notre jeunesse. On

a vu dans quel état ils sont revenus, ces navrés de douleur, aussi dénués d'intelligence que de véritables gâteaux. L'armée, oh! Que nenni! Que non!

Ma lanterne intérieure est vraiment magique, et à leur demande écrite elle a pris la poudre d'escampette, la cavale, par une grâce inouïe.

A ma gauche le refus total, à ma droite ma vive détermination, tout droit, les conséquences de ma décision, de mon honneur d'être homme debout avant tout. Qu'ils aillent se faire lanlaire tous ces toasts funèbres! Au nom de quoi et de qui, ce poulailler de classes dirigeantes s'arrogerait-il le droit de me voler une année de ma vie, d'attenter à ma vie intérieure? Viol de l'âme plissé, autorisé, sous la houlette de lois napoléoniennes envenimées par l'histoire, lois remplies de causeries et de garrulité. Quelle lessive de souillure, la cause de tant de maux, qui répètent les erreurs de nos pères. Halte-là! En voilà assez!

Contre le fer des portes de la soumission mentale, je ne pouvais qu'utiliser le feu, ma conscience formée par mon envol, la désobéissance civile. Très simple, dire et faire non! C'est opposer résistance; les pages du livre de l'armée s'arrêtent là, l'avant-propos brûle avec tout son reste. J'offre ces cendres pâles à la politologie. Comme le disait si justement Paul Valéry: «la politique est l'art d'empêcher les gens de se mêler de ce qui les regarde.»

Quand on manipule mon âme, ma spontanéité, c'est comme si on voilait mon ciel de naissance. Autant que je le pourrai, je combattrai toutes sortes de réseaux sociaux

susceptibles de conditionner mon comportement. Jouer à la soldatesque sous l'étiquette de servir la patrie conduit inévitablement au cercle des endormis dont l'avenir est préfabriqué scientifiquement, le pire ennemi de mon esprit.

Voilà le premier devoir que nous impose le fondement politique: dormir, nous priver du savoir, de l'avoir et du pouvoir. Et pourquoi pas gober le projet « Apollo »? Il y a belle lurette qu'elle y est, dans la lune, notre humanité avec son utopie abstraite. Quelle crédulité manipulée par le jeu des exploitations, la maîtrise des moyens de coercition, soit! Mais sans ma complicité. Pour me faire entendre, un avocat engagé, un psychiatre anti-militariste et un rôle dramatique en béton ont suffi à me faire réformer définitivement, ouf! Je pus éviter les portes tristes de leur prison et récupérer mon bien le plus précieux, ma liberté rudement mise à l'épreuve. Et j'en dirais bien plus si je laissais éclater ma colère bâtarde sur ce peuple de gobe-mouches qui voulait m'adopter.

Quelle période marquée par le fouet juridique claquant dans les cités! Heureusement, un être féminin exprimant la surprise, l'amour dans les fenêtres de l'âme, était apparu sur ma route pour donner un peu de sens à la triste opacité de mes épreuves. Harpiste, avenante et douce, elle me fit don de sa robe d'innocence, moi, de ma poétique coiffée de larmes ruisselantes, en poussant des ho! des ha ha!

Elle m'apprit ingénieusement à sentir mon cœur s'animer auprès de ses baisers nectaréens, à me comporter comme un prince dans ce grand boubier, à habiter tout le jour dans une

atmosphère de joie. Elle m'enseigna même à croire au magique par le simple fait de sa présence, et moi, complice, de me blottir dans son nid de feuillage.

Jusqu'à ce jour nébuleux, l'instant fatal où la destinée désastreuse l'emporta vers un cousin pauvre du Père Lachaise et moi dans un spectacle terrifiant de victime, d'esclave enivré, réduit à néant, l'âme aveuvée. La vie voulut qu'un grand bien me fasse grand mal, projeté par mon peuple d'ombres que je découvrais. Voué à mon sort lamentable, avec un vil mépris, je montai sur la scène de la grande traversée, tout barbouillé de poison, d'aigreur, de répugnance, de rancœur, de répulsion. Je m'étais mis à haïr la fatalité que j'avais subie et à avoir le mépris des dieux.

Quel gadin! Un plongeon de haut vol. Ce ne peut être le happy end de mon histoire tragique. Une seule issue, percer des brèches dans l'édifice de la fatalité, à grands coups de marteau de la conscience, afin que transperce la lumière, et espérer coûte que coûte, envers et contre tout.



LA DIFFÉRENCE, AU FRÈRE HANDICAPÉ



'est un jeu de tous les hommes et il est extraordinaire dans l'éternel bon sens, captivant par sa frontière gardée par un douanier au plumage individuel. Je prends la hardiesse de le dire, ma plume n'hésitera point dans son tracé. Elle est profonde et spiralée, elle accroche, entrechoque les perceptions, ouvre le rideau de la vie jaillissante où tressaillent dans les cœurs des entrevues façonneuses de destins. Porteuse des beautés et des laideurs humaines harmonieusement mêlées, sans malveillance, elle déroule notre évidence et enroule l'essaim de nos rêves, tantôt sur des pâturages de lait et de miel, tantôt sur les sols arides de l'âme humaine colportant notre propre misère. Déguisée en habit humain, dans ce cycle des métamorphoses, soumise aux réalités qui m'appartiennent, la différence vient me chercher là où je ne l'attendais point. Filée dans le ventre du ciel, tissée par les entrailles de la terre, je ne peux me défilier devant le

meilleur instrument de l'univers, ces rencontres qui permettent la réalisation de la quête spirituelle.

Le puzzle unique de la destinée, connu par l'esprit seulement, respire librement, à grande haleine. A moi de le construire sans ruse et sans détours, de déchiffrer ce vent d'en haut qui soulève mes pas. Quel casse-tête, les formes matérielles de la vie humaine. Elles voltigent devant moi et accueillent au passage les hôtes de la grande hôtellerie terrestre.

Quelle est la créature qui vient ici, cette personne qui me dévisage, toute chargée de questions, les yeux des nuits magiciennes, un envoyé du temps passeur, un reflet de ma propre misère, un souvenir qui partira avec moi? Serait-ce moi-même, où sur l'émail de mes prunelles brille l'évidence?

Paf! C'est une rencontre qui me conseille de la faire, son regard m'invite bien loin et bien vite.

Je m'en vais avec, vers des horizons pleins de grâce et de vie. Je me retourne et tout a disparu; seul le passé qui partageait mon sort regarde encore le ciel. Cela ressemble à une blanche avalanche sur les âges de ma vie, des jours et des nuits scellés à ma mémoire.

Et, regardant au loin sur la neige, je vois une ombre qui glisse sur le tapis blanc, bien loin, bien vite. Qui vient ici? Elle traverse à toute berzingue, le rire aux lèvres, sûrement une alchimie qui passe, porteuse d'un message écrit par les anges. Soit! Sur le charme de ses traces blanches, à l'entrée du dévaloir, je m'en vais à sa poursuite suprême pour apaiser ma sainte soif de l'immensité.

Courbé sur ma vie intérieure, je glisse aussi avec ardeur, soulevant les voiles de ma grandeur solitaire. Je suis toujours cette ombre portée du soleil qui court dans les cristaux scintillants de la neige. Je me laisse saisir par la descente, tendu comme la corde de l'arc d'Ulysse. L'air de la montagne oxygène mes poumons, je surplombe la totalité de l'inclinaison, posté à cette hauteur, tout au sommet de ma présence, bercé par la pente. Elle zigzague et offre maintes occasions de se perdre, de partir dans le décor, sous le regard minéral des roches. A force de luger sur la robe de la princesse blanche, la déclivité se ronge, un impérial plat tend sa main à la montagne et ralentit ma course. Un instant de vie s'arrête sur la mienne.

Quelqu'un s'approche librement, d'une taille svelte et dégagée, me regarde d'une manière gauloise puis s'arrête franchement, le menton haut. Il se montre comme un moulin pirouette au vent; je mesure au même instant qu'au lyrisme de son sourire il ne s'est jamais exercé dans l'art de plaire. Aussi nature que le yaourt au lait entier, le visage finaud, filtré par les anges, les yeux faïencés, charmeurs, le front cerclé de petites perles et de rides, il me contemple avec minutie, le maintien désinvolte, de manière à me préserver le plus longtemps dans son cœur.

Aucun de nous ne parle, je nous entends vivre dans nos silences qui s'alignent au-dessus d'un voile magique, tandis que cet étrange personnage qui me pénètre du secret perdu de la spontanéité, glousse, ivre de joie au présent livré, bienheureux.

Puis il fait quelque pas en arrière en sursaut, avec des gestes farces, des haut-le-corps, sans raison, avec une joie maligne et triomphante, et, soudain, il me lance mollement une boule de neige qu'il tenait déjà bien en main. D'un touché bref et enfantin à la poitrine, avec douceur, aussi fou que lui, je fais semblant de m'effrayer sur le tapis blanc alors qu'il rit à merveille, des pieds, des bras et des jambes, au risque d'en perdre l'équilibre.

Repérant ma comédie, mon regard coquin, il se met à courir vers un corps de bâtiment qui s'étire sur un paysage d'hiver.

Je le contemple galoper bien loin, bien vite, dans la poudreuse, sous le happement de la neige. Mais à ma grande satisfaction aucune empreinte ne se dessine derrière lui.

Les traces de ses pas n'ont pas adhéré à la neige, elles avaient plutôt caressé le rivage fleuri de mon cœur.

Flagadabouille! Qui était-ce donc, ce livreur de court plaisir dans ce monde, ce déniaiseur, cet être hardi qui a fait briller les étoiles, surveillé par les gardiens de l'enfance qui se jouent avec le maintenant? Soudain il en sort de partout; une escouade d'êtres dénués de gêne, des découvreurs de monde, des décrocheurs d'étoiles, qui vibrent dans la neige, sur ces milliers de cristaux qui scintillent. Ils crient de joie et s'amusent dans la transparence, d'amour et de folie. Les boules de neige se dressent et foisonnent, s'inscrivant à la gaieté, comme un jour de fête, modelant des rêves qui s'inclinent à la source de l'âme.

La neige tombe en abondance et m'éblouit de son geste d'alliance. Je saisis la rumeur de l'ange à l'autre bout du monde; oui, la réalité n'est qu'image vivante. Je crois voir et entendre le langage pur de la vie qui se soulève.

Voici du temps bordé de présent habité. Et dire que nos sociétés aux mille recommandations les nomment handicapés, ces confrères du soleil! Combien ces mots amènent un tel dégoût, altèrent la réalité, et font injure au ciel.

De vieux mensonges à plaisir, inventés par des savants en peine, adeptes de l'historicisme, aux vaines paroles, couronnés de pensées mortes et de rouspétances hasardeuses. Juger sans connaître! Folle ivresse d'intellectuels aux cœurs de bitume, aux têtes d'uniforme, qui n'ont jamais respiré l'odeur du printemps, dont le savoir est semblable au hérissément en boule du porc-épic. Quelle tenue de voyage pour de tels happe-lopins de l'herméticité!

Que me préserve le ciel d'être un terrassier, un puisatier d'une connaissance de contentement qui pourrit dans ses flancs!

Des êtres différents, que nos sociétés corrompues négligent et usent, puis remblayent dans une tranchée de structures dépendantes, dans son attitude économe et stressée, sans se rendre exactement compte des conséquences de ses économies. Politique de Gigi-la-Bouffonne, juste bonne à pousser l'escarpolette de leurs discours qui enseignent le caractère de ce qui est fatal, d'une fatigabilité excessive, quoi qu'on dise ou qu'on fasse. Pouah! Ces politiciens attentistes!

Impossible que je m'entende avec ces happelourdes qui vont de partout la tête haute.

Par Castor et Pollux! Le handicap grouille partout chez les normaux, c'est la cacophonie arbitraire qui les appelle ainsi, dans cette cantine du progrès de l'involution, qui fabrique des roitelets de fable dans une hébétude devenue normale. Non, je ne puis partager ce savoir pâle qui fourmille et hoquette dans les universités, qui accable à grands coups de bouquins de la fatalité. Non! Chaque matin quand je me lève, dès les premiers feux du jour, sans cigarette, j'aperçois la lumière; j'en témoigne, elle est le seul vrai langage du monde. Aucune démarcation de la normalité, point d'exception qui confirmerait des règles qui feraient mieux d'apprendre à se taire.

Des règles qui s'essayent à produire de la différence, sans revêtir d'unicité, jusqu'à tenter l'impossible, nier l'essentiel: vivre et se fier à son sentiment de la différence, selon l'usage de la conscience, dont l'inspiration est le feuillage, les bourgeons, la fleur qui s'ouvre d'un seul soupir. «Mais vous n'en saurez rien!» Raillent les comparateurs, ces créateurs de normes, de mascarades et de prescriptions, qui se complaisent à deviner d'avance la météo sociale avec insouciance, désinvolture et insensibilité. A se demander si tous ces bureaucrates conquistadors ne sont pas nourris au reginglard, pour promener avec eux tant d'amertume, de tourments qui déchirent, de souffrances inutiles, un ordinateur à la place de cette faculté de l'intelligence du cœur

qu'a l'homme de connaître sa propre réalité et de la faire grandir. Non, ces deux consonnes et cette voyelle me montreront le chemin, et m'ouvriront les bras comme du lait à l'enfant nouveau-né.

Bien sûr que non, je n'adhérerai pas à ce savoir que guide l'inconstant hasard et la roue de la fortune. Non est un mot qui se tait et réfléchit au fond du firmament; ainsi l'Inde s'est libérée de ses maillons enchaînés. Alors qu'avec des oui, oui, de béni-oui-oui, on signe un pacte où s'arrête notre liberté, un sommeil qui vient et rend plus dormeur. Esclave de la civilisation! Non, ce n'est pas un rêve.

C'est la seule chose que l'homme sensé doit apprendre à dire et à faire au moment de s'associer avec l'alphabet qui irradie au fond du firmament et qui se reflète dans les contours des évènements ici-bas.

Courte pige de carracon! Un non à l'unanimité, pour défendre une cause juste, entr'ouvre les paupières des anges, où sur l'émail de leurs yeux invisibles brille l'évidence.

Au fond, je me demande si l'homme en général n'a pas une tendance à préférer subir et souffrir, à croire en son propre bonheur de champagne étourdi, natellifié par des nœuds qui se resserrent. Que me préserve mon étoile attentive de sommeiller avec le cercle des endormis!

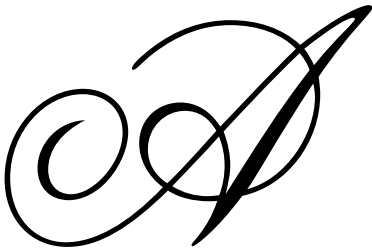
Tiens! Ils sont toujours là, le milieu seul d'un nouveau monde, sur le grand tapis blanc; ils forment la danse des cristaux de neige, plus légers que les hirondelles, entourés de l'ombre éternelle. Je ne vais pas louper une bataille de

neige qui me soulève dans ses rêves! L'amour ne va pas son chemin sans spontanéité, sans abandon.

Déjà, je façonne une boule toute fraîche, prête à rejoindre en grande hâte ce jardin de creuses couleurs, ce happening qui m'entraîne en des endroits où personne n'a encore pensé, un jardin qui me fait frissonner d'attraits divins. La différence n'a pas tout dit; et elle en dirait bien plus si on la laissait faire dans sa hautaine entreprise. En attendant, j'apprends à l'écouter vivre dans son silence depuis que dans mes yeux, mon cœur a pris naissance, dans l'en haut de ma conscience, grâce à toi, frère handicapé.



FLASH-BACK D'UN INCONNU



ussi vraie que la réalité, vieillard dans ma voix et dans mes traits, je contemple à l'envers une route désormais derrière moi qui sut trouver un nom, appelé biographie; c'est bien enfant et c'est bien vieux. Une demi-folie à présent dans le passé; l'autre moitié, je me la lègue tout entière, avec quelques refrains d'humour, une provision de joie. Crénom de nom! Quand j'y pense, même mon front rêveur en pâlit. Toute cette folle aventure sentimentale, la vigueur de mon parcours volontaire que je dois déraisonner afin que la vie et la beauté descendent dans mon cœur. Tant de péripéties, d'évènements, d'incidents, qu'hier semble aujourd'hui. Greutedonc! Ô combien cela passe vite, cet éternel soupir, cette maison individuelle que je dus construire, à travers tout un fatras et des reniflements poivrés. J'ai dit et fait un tas de conneries dans tous sens à la fois, c'est vrai; mais je le voulais ainsi, mon destin restera mien et entier.

Non, je ne connais pas de plus dur métier que de devenir soi-même. Et comme je faisais partie de la classe des rêveurs, si heureux d'être en vie, j'ai pris tout mon temps pour comprendre ma révolution intérieure.

Quel fouillis! Qu'est-ce qu'il m'a fallu endurer pour apprendre à m'aimer jusqu'au fond de mes os dans cette vie aimante! Une évolution, goutte à goutte, une longue descente pour avoir le pied marin autant que de beaux jours. Longtemps, j'ai confondu les êtres féminins et les anges, l'amour et la liberté, la musique et le bruit, la co-dépendance et la responsabilité, les portes que l'on ouvre et la fatalité qui les ferme.

Quand j'y pense, que de métamorphoses afin de découvrir ses ailes au-dedans, pour un envol taillé dans le rythme d'un génie admirable, le temps. Allons! Si c'était à refaire, non, je ne changerais rien au joyau de mon identité, même si me rendre à l'évidence fut incommode et douloureux.

Et toute ma misère par laquelle ma marche s'est ouverte, lorsque j'étais tout au fond, tout en bas. Pour rien au monde, je ne troquerais mes abîmes et mes crevaisons, dont je m'honore de les avoir grimpés jusqu'à leur cime.

Quel panorama! Une parcelle de l'humanité avec laquelle j'avais à faire en cette tenue humaine qui est la mienne, tandis que les dieux fabriqués par les hommes avec avidité avaient ri à ma misère. Qu'importe; mes nuits ne furent jamais privées d'étoiles et mes jours ne pouvaient qu'être conformes à mon devenir...

A l'époque, Dieu fut une vive déception au milieu des pires balivernes, tout comme les quarante papes débranchés de l'émetteur universel, et la découverte de ma conscience une révélation, une soupape vers ma propre réalité.

Elle, au moins, ne permettait pas la confusion, ni l'embaras de toutes sortes. Un vrai passeport pour vivre en altitude, au-dessus du brouillard, dans un ciel toujours à mon goût.

Plus de théories et leurs répercussions à perte de vue et à tire-d'aile; je pouvais vivre avec des faits qui mobilisaient tout mon présent et m'engageaient dans l'action. J'avais juste besoin de cet instrument indicatif de vie, qui est mon cœur, assisté aux percussions par des mouvements clairs de mon entendement, avec comme chef d'orchestre, la rigueur de ma détermination.

Avec ses alliés, j'étais paré pour le grand combat du vivant qui était le mien, un chemin toujours devant moi que je vivais à la mesure de mes pas.

Si par malheur je jouais au con, en m'éloignant de la terre, l'évidence me rendait coup pour coup.

Frange plume de courtilon! Qu'est-ce que j'ai pu prendre dans la calebasse. J'ai entendu tonner les orages sans avoir vu les éclairs. Comment pouvais-je vivre sans habiter mon présent, mon ciel le plus tranquille, ma responsabilité naissante, ma liberté grandissante? Fut un temps, sûrement nécessaire où je fouillais partout, exalté par le spirituel, à grandes rafales de va-et-vient dans des mondes suprasensibles, de pure fabrication intellectuelle.

Je fouillais partout, sauf en moi-même, oubliant que je résidais sur terre et que mon intelligence était gravée dans mon cœur.

Cela foisonnait! tous ces mouvements spirituels qui prônaient un plus grand savoir, qui convertissaient les jours et les nuits en Mardi gras dans une mascarade humaine.

Escartemouche! Le ciel m'en est témoin: qu'est-ce que j'ai pu rencontrer comme fadas en chasse intérieure sur le boulevard des dingues masqués, transformés en guides hardis qui indiquent l'unique chemin. Par tous les cabécous de Rocamadour! C'est le mien que je suivrai, même si j'en ai crainte, c'est bien là que je dois vivre, ce sanctuaire où siège ma destinée, sur ses flancs passionnés où voltige aux quatre vents un cerf-volant que je dois maîtriser. L'expérience est vivante et le reste n'est rien d'autre que du temps qui passe. Je passerai avec lui tout plein de vie, dussai-je prendre toutes les tartes du monde dans la gueule...

Pourquoi être ébranlé par tant de théories qui boivent à toutes les coupes, des doctrines de sombres agitations basses, de boursicotages aux discours oiseux, qui s'agenouillent devant des divinités à la confusion fiévreuse et émotive? Que de fariboles qui dévitalisent et qui rôdent autour de nous, de plus en plus proches! Je suis en scène, de cette mission que je me suis confiée je me découvre avec le goût du réalisme, d'ailleurs comédien par nature, ensorcelé par la magie du vivant, au beau milieu de la torride comédie humaine et du spectacle de la vie. Les printemps ont fait

pousser mon organisme à la balancelle des quatre saisons, à l'air pur et limpide. Avec, comme seuls conseillers et guides, mes erreurs abondantes en descriptions de phénomènes. Mes internes contradictions jouaient avec la loi des contrastes, en comparaison avec ce que je tenais pour vrai.

Que savais-je dans cette marelle sociale, sous ces ombres d'un naturalisme naïf? Pas grand-chose pour être honnête; des vérités de binteloterie. J'avais le choix entre accepter la vie ou la refuser. Là était le secret en toute circonstance, de la place d'honneur d'une maison noble jusqu'au clochard dont la lumière étonne.

Mon savoir, j'en étais locataire comme si la vie m'appartenait et, par-dessus tout, mon idéalisme m'entêtait vers des connaissances qui pleurent un avenir qui n'est pas le sien.

Que d'heures difficiles et nécessaires ai-je passées auprès de discussions qui rebâtissaient le monde, pour étancher ma soif de ce millénaire. Regarder au lointain et ramener mon regard devant mes pieds souples comme des branches de saule. C'était bien mes pieds, l'écho de mon savoir qui conduisait mes pas sur cette terre fendillée, tout cela je le savais; mais je n'avais pas assez de conscience dans mes fondements. Et surplume! J'ai fait maintes fois l'oiseau au lieu de l'homme, avec des vents qui cessaient lorsque j'étais bien au large.

Et il fallait revenir avant que le soleil décline. Parfois, des brumes glacées s'élevaient et me faisaient claquer des dents, jusqu'à ce qu'enfin je comprenne que je n'étais pas

un volatile, ni un saumon. Une fois, j'avais assisté à mon propre naufrage en pleine mer, tellement je fus distrait d'un fait essentiel de l'incarnation: avoir les pieds sur terre. Quand j'y pense, lors de mes entretiens avec moi-même, malgré l'aspect dramatique, je ris dans mon cœur de toutes ces mésaventures qui m'ont aidé à franchir le seuil de ma solitude.

Et ce tomber amoureux épaulé de ma jeunesse, où fleurrissait la beauté promise à une seule note de l'octave du temps, les bouches et les lèvres explorateurs de baisers. Que je dorme sur une infâme paillasse, mon bonheur restait entier, pauvre mais sur une île, entre l'amour et la liberté.

Je laissais pour quelque temps derrière moi le marteau des structures de la masse sociale, cette bulle irisée de la captivité. Ouf! Elle en avait mis du temps à venir, cette âme sœur, la voix même de la harpe, mon bel ange, cet être féminin qui m'aimantait d'un seul regard! Oui, je me souviens de ce bras de mer qui m'entraîna sur les flots des mers océanes où, à chaque vaguelette vibratoire, j'emportais le secret de son amour au parfum de rose, dans le mien confondu.

Au tourniquet de la tendresse, elle me faisait découvrir un monde de songes primitifs à chaque pas du temps, si admirablement rythmé. Qu'était-ce donc au juste, cette force qui transformait soudainement un homme en une étrange créature? Dépourvue de souillure, joignant les deux bouts de l'éclair, nourrie de foudre, où vacillent les images vivantes de morceaux d'êtres recollés, jusque dans le sommeil rieur d'étoiles.

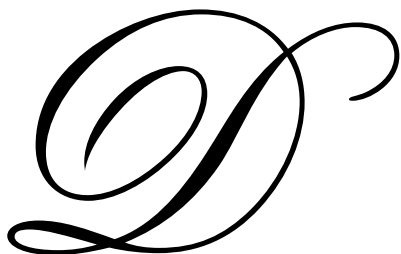
Je riais, chantais, marchais à grandes enjambées, sans gêne et sans inquiétude, comme l'instant de toute une vie, un état si proche du soleil, si pur, aussi vrai qu'un rêve se réalise. Tel un point de rencontre entre l'espace et le temps. Hélas, un état qui n'était pas durable, un phénomène qui se faufilait dans les autres contingences de l'existence, en faisant appel au vivant.

Mais l'amour n'est rien, s'il n'est pas habité d'une belle âme qui nous est si chère, notre douce et tendre moitié.

Présence à un point de joie planté au milieu d'un cercle, je garde en moi ce souvenir de la ronde qui me soulevait de cascabelle en cascabelle. Rien d'autre au réveil, après un repos altier, que de contempler cette muse dormir encore, jusqu'à la pointe de l'aurore, les yeux clos fleurs de pêcher. Rien d'autre au réveil, que la soudaineté d'un tendre baiser pour la réveiller, d'épandre mes lèvres sur les siennes, au pur délice d'un geste libre, d'une attitude si humaine que le divin se module jusqu'à la chair. Le visible et l'invisible se joignent, par le talent, le souffle, l'inspiration qui gagne la terre, alors que dans ses bras, ensemble l'on regarde le ciel.

Aussi vrai que la réalité, vieillard dans ma voix et dans mes traits, rien que pour ces magiques instants, je remercie la vie de m'avoir fait exister sur ce grand horizon de la pensée. Bientôt, l'invisible et le visible vont se joindre, comme une brise chaude s'unit à l'air. Arrosé d'images ardentes, oui, je partirai en vie, léger, en paix, sous un flot antique de préliminaires, moi le vieux barbon...

NOTES D'UN CARNET DE VOYAGE



e cette nuit en pleine mer où je navigue nu quelque part dans le Pacifique, le monde s'intensifie en moi et m'habite jusqu'à l'hallucination. Seul, sur un voilier sous le fouet des vagues, un vent marin m'entraîne bien loin des odeurs de la terre. Tout fonctionne, tout est en marche, tout est en place. Progressivement je prends conscience de ma présence en mer, tourné vers l'immensité et la splendeur hauturière. Au moment même où je l'écris sur mon carnet de bord, je m'imagine que la Terre tourne comme une toupie dans l'espace. Le ciel en cadence, limpide, en ébullition, m'apparaît tout nouveau, le peuple de lumière rythmé, irradie comme des dieux symboliques. Des constellations au premier plan dansent la diversité du réel, sous le chevet d'amas globulaires où fourmillent des centaines de millions d'étoiles. Mon regard soutenu en direction d'Oméga Centauri, je m'imagine la profondeur de l'espace,

cette incroyable troisième dimension de l'univers, d'intensité, d'entretiens intérieurs.

Par toutes les céphéides, où suis-je? m'étonnais-je, moi, cette poussière vivante humaine.

Pourtant, toute cette cohérence du cosmos que j'aperçois reflète bien la structure du réel et son infinitude. Je suis bel et bien au beau milieu de forces extra-terrestres permanentes qui expriment l'histoire du vivant et le divin à chaque instant. Alors que la lune argentée soulève les mers, le soleil, à son amie la terre, lui met la main sur son cœur.

Greute de greute! C'est donc vrai, le piquant de l'aventure. J'existe, mon corps chante tout autour de mes pieds nus, je vois les couleurs avec des yeux qui versent à l'infini, je ressens les phénomènes d'une âme pleine d'humanité, je pense et parle avec un moi qui veut se nourrir dans la réalité, pour les nommer sous la houlette du verbe.

Réel, mon bien suprême que j'avais perdu, ma compagne angélique que j'avais abandonnée, ma blessure profonde qui m'épuisait en tourments inconnus. Ce pour avoir quitté débraillé ma demeure à l'architecture magique, le présent qui m'avait pris sous son aile. Oui, pour des paradis d'ivresse, des sentiments d'une vague souffrance. Oui, pour me sortir d'embarras dont je ne comprenais goutte, pour avoir dépeuplé mon propre ciel intérieur de ses divinités, pour apprendre ce dur métier de la verticalité.

Je suis venu te retrouver, présent, relique précieuse, pour te montrer ma réalité, une plume à la main, à l'instant, avec le plus grand soin, avec un témoignage d'admiration et de sympathie. Tu ne viens pourtant pas de si loin pied en l'air, seconde noce dans sa verve énergique, toi le temps magicien qui emportes le monde l'anneau à la main.

Non, je ne resterai pas tout seul dans mon coin, à dompter des animaux pour le cirque, à me prendre pour un grand homme, à jouer ce rôle de l'étoile pâle vagabonde qui n'a jamais été le mien. Non, je n'élèverai pas mes enfants de telle manière qu'ils me ressemblent, tamponné par la moitié de moi-même d'un héroïsme quotidien à couper la chique, ce pour les voir disjoncter quelques années plus tard.

Non, je ne jouerai pas non plus au thaumaturge et au sage du papier, qui font de leurs connaissances achalandées un hiver miniature qui ne sait plus s'unir à la vie par le langage du cœur, à force de raconter des choses qui conduisent à l'instabilité. Loin de moi toute cette pougnasserie, ces verseurs d'huile sur le feu, ces différentes formes de stratégies et d'intrigues, tous ces mensonges qui, à force d'être répétés par l'histoire, sont devenus vrais.

Oui, tous ces hommes hermétiques aux longs discours de soja, à la tête de faux témoignages, qui par amour de leurs propres vérités sont devenus stupides comme des poules, au galop sur de vastes basses-cours ésotériques, à cheval sur le moderne et l'antique, garnis de certitudes exactement parallèles à leurs angoisses, égales à leur orgueil. Cot, cot, cot,

piaillent-ils à leur coq gourou, jusque sous le marbre sépulcral, avec ce mot de passe, toujours tels qu'ils apparaissent: carte blanche du perroquetage.

Tout disparaît, tout s'efface; seulement avec toi, présent, je suis roi de l'instant et de l'image, présent que personne sous aucun prétexte ne peut dépasser avec des systèmes de truquage. Le reste, des comédies implacables abreuvées de questions impossibles, hantées par le divin, par des perruqueries et un tintamarre de pourquoi et d'extrapolation; de la supercherie par correspondance qui invente le futur comme un feuilleton fondé sur la passivité des téléspectateurs qui ne sont plus au contact d'eux-mêmes.

Oui, je veux vivre en toi l'instant jusqu'à moi, me renouer à la vie, à mon concert habituel, sans crainte empruntée, sans peur matérialiste, sans concept charlatanesque, sans justification religieuse. Juste éveillé au fond de mes habitudes, présent sur l'autel de ma vie, je convertis le temps qui passe en un bien le plus précieux, unique. Oui, l'horizon ne m'est plus lointain comme une science de l'esprit excarnée, enfermée dans son érudition, trop pressée d'arriver à des buts imaginaires qui ne peuvent pas être conquis par la liberté humaine, science engendrée par l'obstacle et la distance d'un amour qui ne peut être aimé.

Oui, pour affectionner mon temps il me faut le vivre, maintenant, en moi, sans refouler ma révolte, ma folie, ma liberté, mes souffrances, à un tel point que j'en fabriquerais d'autres contre mon gré.

Toi, le présent fugace, la seule totalité qui peux me contenir, dans cette cohérence de l'immensité.

Toi, la connaissance exacte de mes propres limites, toi le cercle, la réalité qui m'entoures et me protèges de tous les systèmes intellectuels qui prêchent des dieux nés d'afflictions humaines. A tes pans je récuse les acquis, les idées reçues, les vérités de synthèse, la sécurité individuelle, ce matérialisme empuanti fondé sur l'égalité de l'individu. Tu es ma seule démocratie, la révolution intérieure. Mon seul calendrier sans jour férié, sans jour de fête et de repos, sans ce contrôle du bétail humain, ses douanes fortifiées qui enserrent, emmurent, claquemurent, séquestrent le temps dans des calamités nationales, des états perpétuels de conflits.

De cette nuit en pleine mer, je navigue nu quelque part dans le Pacifique, le voyage de ma vie, sans tous ces secrets affolants de clairvoyants qui suffoquent à l'air raréfié des cimes, à la vision himalayenne. Clairvoyants qui ont reçu des escarilles dans les yeux, aux railleries si acérées qu'ils en ont oublié l'essentiel. Clairvoyants qui connaissent peu les hommes et rien du tout de l'existence. Ah, je ne me suis pas fait des copains adeptes de la boule de cristal! Tant mieux, je les défie de lire mon avenir.

Le fouet des vagues s'active et claque sur le voilier alors qu'un goéland paraît, soulevé par le vent. Il m'annonce que je me rapproche d'une terre, d'un manteau des mers, d'un chiffre de départ, la perruque ébouriffée des eaux. Sans me

faire autrement de bile, je monte sur le pont et pose mes mains de marin sur la barre, cap vers l'Est, dans cette solitude qui quête le présent, ma serre de germes, mon appel à la vie sur ce fond en mouvement. Point de danger; je redescends à ma cabine et reprends ma plume qui s'élançe en crin-crin d'encre... Qu'est-ce que l'Homme? Une vertu inéprouvée! Un étrange contre-sens! Il se forme de l'humain comme naissent les étoiles, et cette nuit il y en a des millions qui parlent avec le ciel. Non, je ne vois pas la mienne, cette distinction suprême qui au loin reflète mon image, ma caravane humaine entachée d'orient.

L'homme et le voyage de la Terre-Dieu sont tombés en cascade du ciel, traversant un silence outremer et je ne puis regarder plus haut, tant le mystère est ineffable. Ne vient-on pas sur Terre avec ce même sentiment de liberté que lorsqu'on la quitte? Qu'importe! Je ne peux contempler que le maintenant, cet en-bas qui sort de sa chevelure et que je coiffe le front haut de ma voix intérieure.

Etre à l'unisson de ma fibre sensible, même si je suis fou vagabond dans le sang de mes veines, au moins je suis moi, entier, sans recours à du passé ou du futur. Prolonger, dans l'interprétation exacte de mon itinéraire, le voyage de ma vie. Je ne suis pas né dans un coin du ciel pour y bâtir tout un bataclan de théologies et pour y vivre des croyances qui ne sont pas les miennes, prisonnier de l'idéation et de magistrales fatalités. Non, jamais! Plutôt avaler mon certificat de baptême. Je me sauverai tout seul, ployé sous des rouleaux

de poésies, dans mon atelier de l'évolution qui s'intègre à merveille sur cette toile de notre humanité.

Seul aux feuillets de ma conscience, dans la sincérité du retirement, dans l'intimité, le voyage de la Terre-Dieu s'ouvre; il ne me reste plus qu'à devenir un homme. Oui, mais, qu'est-ce donc? Je cherche en vain cette vérité qui me fuit, que je rattrape à l'instant, puis qui s'échappe et me poursuit. Et voilà plus de cinq mille ans de colloques que l'homme sonde, pense, traque et approfondit. Hélas! le malheur le serre encore à la trace.

Le voyage de la Terre-Dieu s'ouvre, magnifié par le silence, fluide, ouvert au tout premier venu à condition d'y entrer de plain-pied, à l'abri de quelque malingre ébriété, là, tout de suite, à l'instant. Aucun mot de passe ne l'anime, il suffit juste de ne pas relâcher sa présence pour se mesurer à sa propre individualité. Telle une cathédrale commune, j'y entre encore, davantage j'y plonge; homme, je le deviens, détourné du stress des sept chemins. Colocataire de nuées sonores, des grandes orgues du temps, à l'œuvre, ma caravane humaine dans ce tout qui n'a pas de contenu, pour accueillir le recevoir. Cette nuit, je navigue nu quelque part dans le Pacifique, rien ne m'attache à une famille, à une patrie; j'appuie seulement sur les éminentes orgues du temps présent, et je ne fais que passer, seul sur un voilier, sous le fouet des vagues qui claquent...



LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ



orsque j'étais enfant, fervent adepte de l'école buissonnière au printemps, mon grand luxe de pauvre fut d'avoir du temps à moi.

L'humeur débonnaire, j'observais tout ce qui bougeait ainsi que son contraire. Un fameux lundi matin, je vis et lus, l'œillade pouparde, un étrange écho de gloire et d'espérance au pays des tricolores, des mangeurs de grenouilles. Je surprénais une Sainte Trinité d'idées, une devise, un portrait de la débauche antique métamorphosé se balader en roulade idéologique sur le mur lézardé de la mairie de mon village. Juste au-dessus de javottes aux jambes héronnières, créatures felliniennes aux tonnantes algarades qui cancaniaient assises sur un banc de la République. Oui, cet écriteau, figé, éploré, couleur bleu azur insaisissable, blanc transparent comme un dieu de la mêlée sociale, rouge politicard d'hypocrisie sociale. Il chantait à la Patrie; c'est le vent qui s'engouffre dans une

mairie au désordre courtelinesque. Ecoutez! C'est le vent de tant d'accords, un oiseau de passage qui déploie ses ailes et qui donnera aux riches encore plus et aux nécessiteux une croix, la nuit, le silence et l'oubli.

Mazette! Quel coup d'estoc! Les cieux vont emporter nos douleurs ainsi que notre naïve grandeur. En aucune façon...

Décontenancé par ces trois mots de bravoure ancestrale, indomptables et leur ombre insatiable, je partis sur le champ, pédibus et ravigoté, le cœur palpitant gaiement, près de ma rivière bien-aimée. Empressé de rejoindre toutes ces robes vertes moussues qui jalonnaient ses rives, des lieux où je devinais des poèmes gnomiques et des génies, nains gardiens de la terre et de ses trésors. Mon passe-temps favori: perfectionner mon apprentissage de la pêche à la mouche et jouer avec les truites en frénésie qui gobaient des éphémères dans la sauvagerie d'un défilé...

Ce n'est que bien plus tard, lorsque j'atteignis l'âge de la dérision, le moment de gagner son avoine, cette période de la théâtre-thérapie, lors de mon premier cri de supra-naturalisme, ma première gueulée de criticisme, que je repensai à cette trilogie, affecté d'un sentiment de déréalisation, qui d'un calme éternel règne sur la cité des ombres. D'ailleurs je remercie au passage risorius, muscle de la commissure des lèvres permettant le rire. Sans ce frère toujours courant, je supplierais encore le ciel comme une oie qui carcade de me convertir en ploutocrate.

Bigre! Que de jaspin dans leur tristesse altièrre, rien que pour le premier mot j'en ai la pépie; à suer des grumeaux d'huile. Je n'ai que faire d'une liberté centralisée par un ordre mondial qui veut couvrir toute la surface de la Terre. God bless l'Amérique... Oui oui, God bless aussi les pirates, et les croqueurs d'orémus. D'ailleurs, sais-je au moins ce que peut être la liberté dès l'instant où je prononce ces trois syllabes attachées au ciel?

Des nèfles! Soit! Je suis obligé de partir sur des pics engagés pour me suspendre à quelques pensées. Je m'en vais les pieds en main, dans la grande boutique de l'existence, qui en dépit du temps, n'a guère changé, et macumba! Quel rythme de croisière! J'en rencontre des hommes, du crève-la-soif jusqu'au crève-la-faim, du fadasse du bitume jusqu'aux râteliers de l'intellectualisme, du coaltar au cocooning. Certains jouaient à la martingale, d'autres à la marelle de Gurdjeff et nombre de certains sont incertains alors que les prisonniers de certitude passaient leur temps à se persuader qu'ils étaient libres dans le grand bêtisier occidental.

Il y en avait, du pain béni qui chante dans cette échoppe, de l'ordre bourgeois au capitalisme montant. Les cuistres foisonnaient de sapience dans la société bigarrée. Les gourous aux profils accusés, importés d'Orient, imposaient leurs rails et, d'un ton goguenard usaient de mésestime, de mésusage à l'égard de nos mésadaptés sociaux occidentaux. Des Européens à l'orgueil adamantin, au style adipeux qui achalandaient les

enseignements avec leur étalage intempestif de savoirs et par surcroît, ils se rongeaient les ongles des doigts et des pieds auprès de grimoires.

Le big bazar d'une période de nuages distribuait des passeports pour des frontières, des nuées encore inconnues à ce jour, mais très appréciées par les ex-Sorbonnards, les violeurs de clôtures monastiques et les braconniers du spirituel. La liberté telle qu'elle m'apparaissait me semblait être à un stade éphémère qui organisait méthodiquement, jusqu'au moindre détail, les assoiffés de connaître. Qu'importent les enseignements et les connaissances qui ont participé à tel ou tel détour de l'histoire. Ils n'intègrent le temps que pour l'identifier, et les hommes capturés, ligotés, peuvent s'y contempler comme dans un miroir aux alouettes. Bien, alors je vais aller un peu plus loin, dans l'obligation de traverser le miroir, au risque de voir arriver jusqu'à moi des réalités que je n'ai pas forcément envie de regarder. Loin des plans providentiels, de l'absoluité des systèmes de connaissances qui englobent l'homme dans des palissades qu'il ne peut plus franchir. Oui, je vais aller un peu plus loin, jusqu'à la fin de mes jours, avec cette seule règle de vie que m'a enseignée l'école buissonnière.

Par grâce, être là, doté de la responsabilité complice, où il n'y a qu'un endroit unique au monde pour vivre la liberté, la mienne. Là où je ne peux m'arrêter en chemin, où je dois aller jusqu'au bout. Là, je suis libre d'aller au fond de moi-même, ce paysage intérieur que mon moi dore, ma raison

d'être, mon instrument final de la conscience qui m'éprouve et que j'expérimente, tant et si bien qu'il faudra que je meure avec, dans le blanc de l'inconnu. Il n'y a si légitime acquêt que l'expérience que je vérifie après m'être jeté dans l'action. La mort n'est pas pour maintenant, mais son voyage commence dès à présent.

Flagrant délit d'égalité, la mort. Non, juridiquement nous ne sommes pas égaux, les hommes politiques parés comme une chasse sont plus égaux que nous autres. Quand le paysan sème une graine, il récolte l'accomplissement d'un mystère, le politicard et ses frères jumeaux prêts à aller au délit d'initié, dans l'ancre de la chicane où ils sont jugés, s'en tirent les braies nettes. Couchés sur leur charrue qui bringuebale de droite à gauche, ils récoltent le grand trafic d'influences qui invente des méthodes qui les affranchissent de la sphère juridique. Plus c'est gros, plus ça passe, leur mascarade mentale égale à eux-mêmes. Mais n'est-ce pas l'inégalité qui est à l'œuvre de notre développement individuel? A quel prix!

L'inégalité économique au noir vol du profit, dont les peuples sont à tel point opprésés. Une économie qui de force nous fait boire le fiel et l'absinthe jusqu'à l'accablement du désespoir. Anti-fraternelle, enflammée dans le rouge de l'inconnu, qui consterne, isole, terrifie, étouffe, ouvrant les portes de l'agonie qui glacent le sang. Celle que l'on combat au quotidien, celle que l'on ne s'avoue pas, qui se fixe, enfermée par le cadre, chronométrée par le sablier du salaire.

Celle que l'on aperçoit aux nouvelles télévisées, au premier plan dans la boîte à malices, la fabrique de claque-dents, le siège de la menterie qui les diffuse sans égal, comme si rien d'autre n'existait, seulement de la vie inhumaine, des tombeaux qui reçoivent des pleurs noyés dans la peine.

Les Dieux impuissants créés par les hommes indiquant la voix du salut et de la vérité, croyances confortées dans l'automatisme du grand tournoiement du temps, et nous sommes là, face à l'inéquité, ahuris, abasourdis, pantois, avec cet intellect qui est le côté mort de la vie, avouons-le! C'est exactement ce qui se produit. Une seule issue: lutter à sa juste mesure, contre les injustices sans en devenir une à son tour, dans ce monde d'interdépendance planétaire auquel nous apportons notre contribution.

Ce lien existant entre les hommes considérés comme membres de la famille humaine, comment fraterniser si soi-même l'on considère l'humanité comme un musée étranger à l'univers? Si la fraternité d'esprit qui est la base morale de notre sentiment d'appartenance est remplacé par des manœuvres fraudatoires? Pour unir les peuples sans distinction, la production, la distribution, le partage des biens et des bénéfiques, la consommation des richesses devrait avoir cet idéal de fraterniser dans ce domaine économique. Que vont penser les habitants de l'extrême pauvreté qui côtoient les aisés, si on leur laisse le temps de penser dans ce tourbillon de l'économie aux mesures compressives?

A quoi me servirait-il d'être libre, comme un volatile qui pense, de me prétendre égal à ce que je suis, de m'absterger, de me prendre pour banane dans un tel borbier? Quelle abracadabrance! Ce serait le plus abyssal des orgueils qui enjôle la raison: forcer l'intellect jusqu'à ce qu'il soit aux abois.

Soit! Je vais apprendre à dire bonjour et au revoir correctement tous les jours de mon existence, dans cet abîme de l'immensité et à ouvrir grande ma lucidité face aux mensonges



Sommaire

Bonjour le monde	9
L'être féminin	21
A Dieu	31
Au Diable	41
L'étrangère	51
L'art uniforme	59
La cabane du bon Dieu	69
Le passe-partout	77
Abracadabra les apprentis sorciers	85
Le grand départ	95
A fleur de mémoire	103
La différence, au frère handicapé	111
Flash-back d'un inconnu	119
Notes d'un carnet de voyage	127
Liberté, Egalité, Fraternité	135

INFORMATION POUR LE LECTEUR

Celles et ceux qui voudraient s'exprimer sur cet ouvrage peuvent le faire librement à l'adresse ci-dessous. Une personne prendra le temps nécessaire de vous lire et de vous répondre, dans la mesure de ses possibilités.

Les Editions de l'Escarboucle à Yverdon,
case postale 894, BP 1401 Yverdon-Les-Bains
SUISSE
www.escarboucle.ch

